



MÉDIAS

Tirerons-nous des leçons des conflits en cours un peu partout?

Page E 7



CINÉMA

Un garçon face à un épouvantable et douloureux secret

Page E 9



SOURCE FMA

Dixième anniversaire du Festival du monde arabe

La mémoire reconstruite

YVES BERNARD

Sur le thème «Mémoires croisées», le Festival du monde arabe (FMA) célèbre son dixième anniversaire du 30 octobre au 15 novembre. Cette année, le folklore est à l'avant-scène. Un folklore qui n'a rien de figé, qui se confronte à la contemporanéité et qui se marie à d'autres folklores. Un travail de mémoire qui met en scène les croisements à travers l'expression des exilés, des immigrants et des nomades d'âme ou de condition. Le travail d'une mémoire reconstruite.

Une renaissance

Cinq projets spéciaux sont offerts: le documentaire-fiction *Moriscos* porte sur la déportation des Morisques; l'exposition *Trait d'union Islam-Christianisme* propose une visite de lieux de culte au Liban; à cela s'ajoutent un livre mémoire et un documentaire sur le FMA, en plus de la présentation de Fayha Choir, la plus grande chorale du monde arabe, sous la direction de Barkev Taslakian.

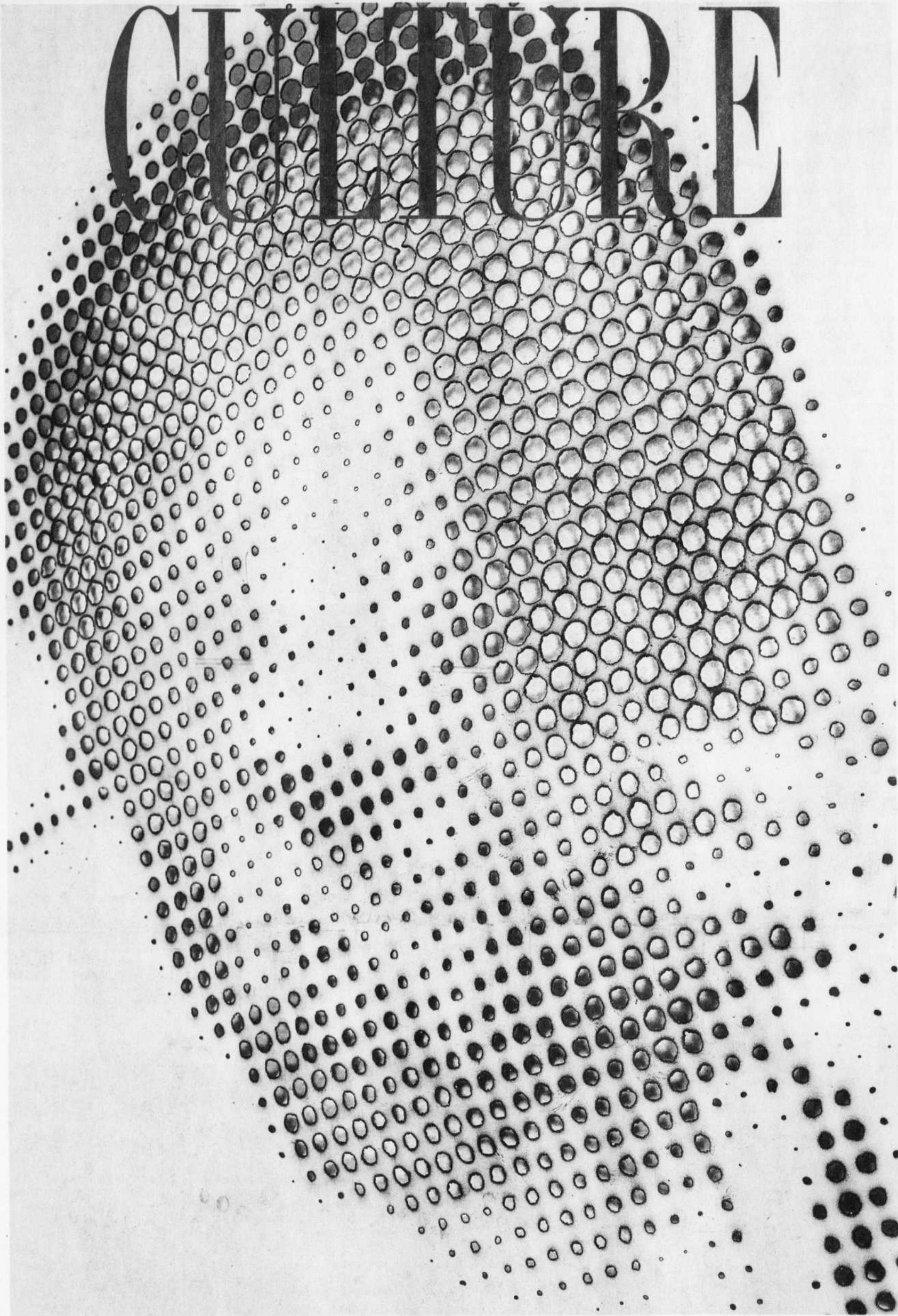
La programmation musicale du festival n'a rien de nostalgique, en dépit de cette édition-anniversaire. L'oudiste Naseer Shamma est le seul artiste à être déjà venu au FMA, et il revient dans le cadre du projet *Les Trois Magnifiques*, avec le guitariste flamenco Carlos Pina et le sitariste Ashraf Sharif Khan, dans ce qui promet d'être une explosion de cordes.

Fidèle à ses habitudes, le FMA prévoit une création de son cru. *Je me souviens* fait se rencontrer, sous la direction bicephale de Sean Dagher et Fadi Akiki, le Québec profond et le Mont-Liban, la neige et les cédres, le chant trad et le mawal, la gigue et la danse dakbé moyen-orientale. Autre grand événement: la venue d'Amazigh Kateb, ex-porte-flambeau de l'excellent groupe métis Gnawa Diffusion, qui s'amène avec Nassima Chabane, grande interprète de musique arabo-andalouse.

Le coup d'envoi sera donné par Gaâda Diwane de Béchar vendredi soir au National. Caractérisée par des rythmes arabo-berbères, une inspiration soufie et un sens de la modernité, la formation franco-algérienne revisite le diwane, équivalent musical algérien du gnaoui marocain, qui est issu du cérémonial d'une musique de transe et de soin thérapeutique. «*Le diwane a les mêmes origines, renferme le même répertoire et se joue avec les mêmes instruments que le gnaoui, mais il est plus proche des racines africaines. Le gnaoui est plus affiné et plus andalou*», explique Abdelaâti Laoufi, l'un des fondateurs du groupe avec son frère Tayeb en 1997.

L'histoire de Gaâda Diwane de Béchar est associée de près à celle d'autres artistes, comme l'Orchestre national de Barbès, Cheikh Sidi Bémol et Aklî D. Cela se passait dans une usine, devenue fabrique de chansons. Abdelaâti Laoufi raconte: «*L'aventure a duré dix ans, jusqu'à l'an dernier. Au début, nous étions tous ensemble et nous chantions tous les soirs à l'Usine. De là sont sortis des groupes avec chacun sa personnalité artistique. La nôtre est tournée vers la région de Béchar, une très grande région qui va jusqu'au Mali, avec ses sonorités africaines.*»

VOIR PAGE E 2: MÉMOIRE



OSCAR MUÑOZ

Oscar Muñoz, *Intervals (While I Breathe)* (détail), 2004, papier brûlé avec cigarettes, 60 cm x 50 cm. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de la Galeria Alcuadrado (Bogotá).

Plongée dans la brume

Entre mémoire et amnésie, cette ligne si difficile à identifier qui sépare les choses mémorables de celles oubliées; l'art d'Oscar Muñoz se situe exactement là, sur ce juste milieu que l'on ne cesse de franchir dans un sens comme dans l'autre...

JÉRÔME DELGADO

Oscar Muñoz nous accueille à la galerie de l'UQAM, où il surveille la mise en place de ses œuvres, un survol de vingt ans passés à explorer les matériaux (cubes de glace, papier brûlé, miroirs). De sa voix rauque et toussotante, entre une pause obligée pour reprendre ses esprits et le besoin de plonger dans ses souvenirs, l'artiste colombien se montre sensible à tout ce qui relève de la trace, de l'empreinte. Y compris «*cette encre dont vous espérez qu'elle sèche sur votre papier pour qu'elle ne s'efface pas.*»

Basé à Cali, vieille capitale de la

drogue, Oscar Muñoz, 58 ans, est un des Latino-Américains qui suscitent actuellement le plus grand intérêt dans les mecs de l'art contemporain. Présent aux biennales (deux fois à Venise, en 2005 et en 2007), ses œuvres vendues sur les marchés nord-américains et européens, surtout depuis 2004, entrées dans des collections prestigieuses (la Tate de

«*Cette encre dont vous espérez qu'elle sèche sur votre papier pour qu'elle ne s'efface pas*»

Londres, la Caixa de Barcelone)...

L'exposition à l'UQAM, *Imprints for a Fleeting Memorial (Traces d'une mémoire évanescence)*, vient, elle, de Toronto, du Prefix Institute, où elle a été montée en 2008 par José Roca, Colombien lui aussi. Onze œuvres font partie de la sélection.

«*Je m'intéresse, dit Muñoz, à la confrontation entre le désir d'imprimer et le problème humain de la mémoire.*» Pour lui, nous vivons dans une brume continue et il doute même de l'effica-

cité des objets d'archivage de plus en plus petits. «*Ils sont impressionnants, mais ce ne sont que des prothèses qui nous rendent peut-être plus oublieux.*»

La mort, l'absence, la disparition traversent son travail. Le fil conducteur, le motif récurrent, est cette image en filigrane, instable, éphémère et parfois difficile à lire. Des visages humains apparaissent et disparaissent dans *Narcissi*, des sérigraphies sur eau, et dans l'installation vidéo *Re/trato*. Un reflet de la réalité. «*Quand je vous regarde, dit Oscar Muñoz, vous bougez, fermez les yeux. Vous n'êtes pas figé et statique, vous changez et évoluez.*»

Il aime rappeler que le dessin, action importante chez lui, ne se concrétise jamais en une image. «*Cependant, le spectateur peut se faire une idée*», dit-il, au moment de feuilleter ses exemplaires de *Paistempo*, la série de pages brûlées inspirée de quotidiens colombiens. «*Les points de feu creusent des trous. L'image n'est plus une forme, mais un vide. J'aime ça parce qu'on ne peut ni lire ni com-*

prendre l'image. C'est comme si la mémoire était partie ailleurs.»

Benjamin, Barthes, Kafka

La mémoire est peut-être allée voir ailleurs si elle y était, elle demeure au cœur des réflexions de Muñoz. Elle en est presque son ombre, tellement elle le suit. L'homme est un tiroir à références. Le juste milieu qu'il cherche à traduire, cet «*instant où l'image s'imprègne*», il l'explique à travers Walter Benjamin. L'auteur du *Flâneur*, dit-il, parle «*de cet instant où il y a suffisamment de lucidité, comme un éclat, pour permettre à l'image de devenir souvenir.*»

Pour *Aliento (souffle)*, l'œuvre qui «*confronte la vie et la mort, inhaler et exhaler*», et exposée dans le cadre du Mois de la photo à Montréal, il s'est inspiré du «*retour du fantôme en photographie*» de Barthes et de cette idée chez Bourdieu que «*la photo appelle le mort*».

Humaniste et porteur d'un discours universel, Oscar Muñoz ne cache pas ses origines. Il lui arrive par contre de

VOIR PAGE E 2: MUÑOZ

CULTURE

Joual en stock



ODILE TREMBLAY

Ca barde autour de *Colocs en stock*, traduction en joual du *Coke en stock* d'Hergé sous les bons soins du sociologue de Québec Yves Laberge (courageux? Inconscient?) avec le sceau de Casterman.

On peut tout reprocher à cet album: d'avoir usé de régionalismes, d'archaïsmes, d'avoir nivelé le joual à toutes les couches sociales. Comble du ridicule, un tas d'étrangers aux profils exotiques, du délicieux petit monstre Abdallah au sinistre Rastapopoulos, en passant par le général Alcazar et la Castafiore, joualissent de concert. C'est l'essence même du projet qui cause problème. Que diable allaient faire sociologue et éditeur officiel d'Hergé dans cette galère?

Remarquez, si on prend l'affaire avec un brin d'humour, quelques perles sortent de la coquille. Rigolos, les jurons du capitaine Haddock en québécois pure laine: «Escoumins!», «Picbois!», «Bonhomme-sept-heures!», «Mouche-à-chevreuil!», «Ouaouaron!», «Atocas!», «Coquerelle!», «Carcajou!», «Maskinongés à la graisse de bines!». Qui dit mieux? On en inventera d'autres, promis, lors des longues veillées hivernales, entre deux reels et trois rigodons...

Aucun sacré, toutefois, dans *Colocs en stock*. Ni ostie, ni *tabarknak!* Décision judicieuse, remar-

quez, mais chacun s'attache en la matière. Même le sociologue derrière ce projet.

Quelques bons gags au milieu des incongruités en bouquet! Mais basta! Du balai! Car le détachement n'est pas de mise, ni la franche rigolade. On a trop mal à notre joual pour respirer par le nez. Alors, quand Tintin demande «Quosséca? Quossé qu'y a? Quelle sorte de patente que c'est?», le rouge nous monte aux joues. Névralgique, le sujet...

De fait, soyons honnête. Si Yves Laberge avait survécu Tintin en joual à une sauce plus urbaine, plus moderne, il n'aurait pu s'en tirer mieux. Sa cause était perdue d'avance. Trop délicat, trop insultant, ce terrain-là. Quand il n'est pas porté comme une tare un peu honteuse, le joual se transforme en étendard nationaliste, récupéré à des fins partisans, pas toujours honorables. Ce joual qui nous habite et nous déchire...

Jusqu'ici, les tentatives de codifier notre patois (osons l'appeler ainsi) n'ont jamais été très convaincantes. Trop différents selon les milieux et les régions, les mots, mis à part les jolis, comme «enfarger», «enfirwaper», à arborer comme un fleur au chapeau. Le joual fleurit pourtant, sous mutations diverses. Suffit d'écouter les *vox pop* aux informations pour constater sa belle venue, avec syntaxe à l'avenant.

La publication de *Colocs en stock* ne pouvait susciter que des réactions enflammées. Qui touche au joual reçoit l'élastique en pleine poire. Une levée de cœurs et de boucliers. Les lettres aux lecteurs s'indignent. Elles ont rai-

son, mais combien émotives, transpirant la douleur d'une appartenance mal digérée, pas trop montrable.

Au Québec, on parle tout croche, mais on écrit en français et les petits Québécois peuvent lire Tintin dans le texte, voire en profiter pour se farcir quelques mots nouveaux. Alors, une traduction... C'est qu'il nous reste un bout de fierté. N'allez pas nous l'enlever en plus. Non mais!

Il n'est pas normal que le Québec, près de 50 ans après la Révolution tranquille, n'ait pas amélioré davantage la qualité du français

Vous me direz que le joual s'écrit parfois. Oui, mais avant tout pour le théâtre, afin que des comédiens se mettent (avec raison) le texte parlé en bouche. D'ailleurs, Michel Tremblay, en lâchant dans l'arène en 1968 ses géniales *Belles-sœurs*, avait suscité un débat de société carabiné, à peine éteint. Au cours des décennies, tant le frère Untel que Georges Dor, qui ont dénoncé de leur côté l'enfermement du joual, se sont fait taxer d'élitisme, par les tenants d'un parler national distinct. Ce dernier fut-il avant tout du français appauvri et incompréhensible par l'ensemble de la francophonie.

Colocs en stock a le mérite de relancer le débat sur le joual. Un débat qui n'en finit plus de faire du surplace. L'État regarde ailleurs. Et personne ne sait sur quel pied danser. Car entre les tenants d'un idiome largement autonome et ceux d'un français universel avec variantes, les vraies rixes sont surtout souterraines...

Parlons-nous «québécois» ou français au Québec? On l'ignore, mais mon petit doigt m'assure

que, si on était devenu un État souverain, le québécois dit standard aurait été élu langue nationale sans qu'on sache très bien ce que le terme recouvre et sans que la majorité des gens aient été consultés sur la question. C'est la peau de banane que le PQ, souvent mieux inspiré, a le plus mal gérée.

Au long des décennies, bien des enseignants, dans leurs cours de français — le sentiment nationaliste n'y est pas étranger —, ont négligé la quête d'excellence. Après tout, ce n'est pas vraiment notre langue, se sont dit plusieurs profs, nageant eux-mêmes dans le flou. Erreur! Il fallait donner aux enfants toutes les armes d'ouverture au monde. Le Parti québécois, si longtemps en poste en des années cruciales pour l'éducation publique, a contribué à ce laxisme en privilégiant par la bande à coups de programmes expérimentaux un joual identitaire, sans le relier assez au tronc commun.

Il n'est pas normal que le Québec, près de 50 ans après la Révolution tranquille, n'ait pas amélioré davantage la qualité du français. Pas normal qu'un peuple qui enfante tant d'artistes soit aussi retardé en matière linguistique. Pas normal que des Québécois ignorent quelle est leur vraie langue. Pas normal que tous ne puissent pas avoir accès à plusieurs niveaux de langage.

Alors, on parcourt *Colocs en stock* avec un malaise. Sans le percevoir comme un exercice de style plus ou moins loufoque ou raté, mais comme une preuve supplémentaire que le joual est une pomme de discorde mal digérée. Faute d'en analyser les enjeux sur une vraie tribune publique.

otremblay@ledevoir.com

MUÑOZ

La Colombie souffre de l'oubli et du syndrome de «l'artiste de la faim»

SUITE DE LA PAGE F 1

devoir se battre contre les préjugés, la Colombie n'étant pas qu'une patrie de caïds.

«Il y a de très bons artistes colombiens. Tôt ou tard, ils seront connus», estime celui qui trouve sa vie «fascinante». La Colombie souffre de l'oubli et du syndrome de «l'artiste de la faim», titre d'une nouvelle de Kafka à laquelle il aime se référer. Et l'épisode Ingrid Betancourt, qui n'est que ça, un épisode «circonstanciel», n'aide pas sa cause. «Dans

«Il y a de très bons artistes colombiens. Tôt ou tard, ils seront connus.»

L'Artiste de la faim, un homme qui survit sans manger crée sensation. Au fur et à mesure que le temps passe, les gens l'oublient.

Même si chaque jour son geste est encore plus héroïque. C'est ce qui arrive à la Colombie... On est condamnés au passage du temps, aux habitudes. Même en Colombie, à la libération de Betancourt, les gens disaient que les enlèvements avaient pris fin. Alors qu'il y a encore une quantité énorme de prisonniers.»

Collaborateur du Devoir



Le groupe Gaâda Bechar

SOURCE FMA

APOCALYPSE
 TEXTE: Stephan Cloutier
 MISE EN SCÈNE: Patric Saucier
À 27 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2009
 Coproduction avec le Théâtre du Tanden
KAMLOOPS
 FAMILLE AU BORD DE LA CRISE DE NERFS
 THÉÂTRE DE LA BORDÉE
 Théâtre vers le monde
 418 694-9721 • bordee.qc.ca • 315, rue St-Joseph Est, Québec

LECTURE PUBLIQUE
Voix du théâtre francophone en Amérique depuis 1968
 regroupant des extraits de pièces d'auteurs d'Amérique du Nord et des Antilles: les Québécois Michel Marc Bouchard, Normand Chaurette, Olivier Choinière, Daniel Danis, Carole Fréchette, François Godin, Marie Laberge, Larry Tremblay et Yves Sioui Durand, le Franco-Ontarien Jean Marc Dalpé, l'Acadienne Emma Haché, l'Américain Grégoire Chabot et l'Antillaise Maryse Condé.
 Avec Markita Boies, Jean Marc Dalpé, Maxime Denommée, Noémie Godin-Vigneau, Stéphane Jacques, Didier Lucien, José Plya et Dominique Quesnel. Un collage d'Alexandre Cadieux mis en lecture par Philippe Lambert.
 Une production du Centre des auteurs dramatiques (CEAD) avec l'appui du Centre de la francophonie des Amériques en collaboration avec le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises et Bibliothèque et Archives nationales du Québec.
CEAD ENTRÉE LIBRE
MERCREDI 28 OCTOBRE À 19H
 Auditorium de la Grande Bibliothèque
 475, boulevard De Maisonneuve Est à Montréal
 métro Berri-UQAM
 www.cead.qc.ca
 CENTRE DE LA FRANCOPHONIE DES AMÉRIQUES CRILCO Institut québécois de la francophonie Québec

MÉMOIRE

L'esprit soufi pointe

SUITE DE LA PAGE E 1

À deux pas du Maroc, Béchar est la porte du désert, si-

«Notre soufisme n'est pas savant et notre initiation se pratique dans un cadre populaire»

Gaâda rend hommage à la tradition du diwane, mais il teinte celui-ci de violon

électrique très blues, de piano à pouce intimiste, de mélodies parfois délicates, d'effluves afro pop et d'autres fusions. La mu-

sique procède par phases avec des accélérations en crescendo vers la fin des pièces. L'esprit soufi pointe. Abdelati Laoufi précise: «Notre soufisme n'est pas savant et notre initiation se pratique dans un cadre populaire.» Tout cela fait de la formation Gaâda de Béchar une très belle découverte pour les amateurs qui l'ont manquée il y a deux ans. Et c'est fort joyeux en plus.

Sinon, qui d'autres? Abdelhadi Belkhatay, une icône marocaine. Fawzy al-Aiedy, oudiste et portboïste né en Irak et qui porte ses chansons d'exil à Paris depuis des lustres. Ramzi Yassa, le pianiste classique, et Rahim Alhaj, un autre oudiste irakien de haut niveau qui est passé par l'école du grand Munir Bashir.

Des artistes issus de la diversité culturelle? Rita Tabbakh, Queen Ka, Hinda Essadiqi, Phyras Haddad, Fred Angers et Joey Mallat, dans le spectacle *Oser être soi*, créé par Vision Diversité; Labess qui tend la main au groupe trad Rapon Débarras; Mel'Rabet qui bonne le foud du flamenco. Sans compter du théâtre et du conte pour les enfants.

Collaborateur du Devoir

ROUGE GUEULE
 TEXTE ÉTIENNE LEPAGE
 MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT
 THÉÂTRE PAP
DU 20 OCTOBRE AU 14 NOVEMBRE 2009
PRÉSENTÉ À ESPACE GO, 4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
DU MARDI AU VENDREDI À 20H, SAMEDI À 16H UNIQUEMENT
 BILLETS 514-845-4890 | ADMISSION.COM 514-790-1245
 AVEC
 ALEXANDRINE AGOSTINI | MICHEL BÉRUBÉ | ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ
 ANNETTE GARANT MAUDE GIGUÈRE | JACQUES GIRARD | HUBERT LEMIRE
 JONATHAN MORIER | DANIEL PARENT | MANI SOLEYMANLOU
 Assistance à la mise en scène CATHERINE LA FRIÈRE | scénographie GUILLAUME LORD
 costumes MARC SÉNÉCAL | accessoires DAVID OUELLET | éclairages ERWANN BERNARD
 conception sonore ANTOINE BÉDARD | maquillages FLORENCE CORNET
 mouvement CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE | direction technique SÉBASTIEN BÉLAND
 DIRECTION ARTISTIQUE | CLAUDE POISSANT ET PATRICE DUBOIS
 THEATREPAP.COM
 Conseil des arts et des lettres Québec Conseil des Arts du Canada LE DEVOIR

FESTIVAL DU MONDE ARABE

Au théâtre Maisonneuve, à la Cinquième salle et au Studio-Théâtre de la PdA, au National, à l'Olympia, au théâtre Plaza, etc. Du 30 octobre au 15 novembre. Renseignements: www.festivalarabe.com

CULTURE

THÉÂTRE

Drame au pays des bleuets

Jean-Rock Gaudreault propose chez Duceppe le drame aussi universel qu'unanimement raté de la transmission des valeurs

MICHEL BÉLAIR

Bizarre de voir Pauline Martin et Jean-Rock Gaudreault réunis dans la même pièce pour parler d'un projet commun. Même s'ils font tous deux partie, à divers titres, de la confrérie presque secrète des exilés de «la région», c'est la toute première fois qu'ils travaillent ensemble. Ils sont réunis ici à Michel Dumont, un autre bleuëte notoire, dans *Une maison face au nord*, la plus récente pièce de Gaudreault. Chez Duceppe, bien sûr. Dans la mise en scène de Monique Duceppe.

Ils nous parlent tous deux d'un drame universel: celui de la faillite. De la faillite des valeurs, surtout les vraies. Et, plus grave encore, de la transmission de ces valeurs.

Faillites

Pauline Martin a lu *Une maison face au nord* à la Licorne, dans le cadre de la Semaine de la dramaturgie, en 2007, déjà: la pièce l'a jetée par terre.

«C'est un défi extraordinaire pour une comédienne. Ce texte me ramène à mes racines d'exilée; il vient me fixer chez moi. Dans des personnages qui m'habitent depuis mon enfance et qui me font plonger très profondément en moi-même. Dans mon entourage, ma famille; des gens vrais, immenses, que je connais par cœur dans la moindre de leurs expressions. Même dans les mots, même dans le rythme des phrases... En fait, je pense que c'est la première fois depuis *Bachelor*

que je suis aussi bouleversée, remuée.»

C'était déjà il y a une bonne trentaine d'années, *Bachelor*... Souvenez-vous: Pauline Martin s'y révélait multiple, telle qu'en elle-même dans son incommensurable fragilité et dans la force de l'émotion et de la désespérance qui peut l'habiter parfois. Drôle et déchirante à la fois. Pauline, comme tout le monde l'appelle, que j'ai rencontrée lors d'une toute première mission dans «la région» pour *Le Devoir*, quelque part au début des années 1970... Pauline et sa carrière immense. Pauline qui a toujours eu quelque chose de la grande tragédienne s'exprimant surtout dans la comédie... ce qui n'est pas du tout une façon de limiter son talent mais plutôt de souligner, au contraire, l'impact majeur qui attend le spectateur qui ne la connaît que drôle...

La conversation roule à grand train. C'est la première fois, précise Pauline, qu'ils se parlent de la pièce tous les deux. Jean-Rock Gaudreault enchaîne en racontant qu'il «voyait» Michel Dumont quand il écrivait son texte, pour sa carrière, sa force, et qu'il la voyait aussi, en femme de «là-bas»...

Cette *Maison face au nord* porte le même titre que la pièce qu'il écrivait à la fin de son passage à l'École nationale. Cette nouvelle *Maison*... vient d'être créée à Jonquière et jouée jusqu'à Toronto, alors que la production que nous verrons chez Duceppe est évidemment une deuxième création maison en moins d'un an.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Jean-Rock Gaudreault, l'auteur d'*Une maison face au nord*, en compagnie de la comédienne Pauline Martin, qui joue le rôle de la mère, Anne-Marie.

Gaudreault a complètement refait sa pièce en retournant de fond en comble le terrain fertile — et «fondateur», comme il le dit — de sa première version. «Il y a 15 ans, je n'avais évidemment pas le métier ni la maturité que j'ai aujourd'hui... J'ai tout à coup senti le besoin d'y revenir il y a trois ans et de m'inscrire plus encore dans les personnages avec les moyens que j'ai maintenant; d'y mettre aussi les

mots, l'accent, le rythme et la musique de chez moi. De faire ressortir les dimensions politiques et symboliques de l'histoire...» Cela donne une sorte de «dur constat de vie», souligne la comédienne.

Sans en décrire l'intrigue, disons que la pièce tourne autour de la récente crise financière dans laquelle est profondément impliqué le fils (Jean-Sébastien Lavoie) d'Anne-Marie (Pauline Martin) et Henri

Simard (Michel Dumont). Cette faillite mettra en lumière toutes celles qui confrontent le vieux couple à la retraite.

Une souffrance immense

«Henri et Anne-Marie sont des personnages extrêmement touchants, reprend Pauline. Malgré leurs maladresses, ils essaient constamment de se comprendre, de se rejoindre; ils s'aiment profondément. Tellement que l'on peut se demander quelle place ont prise les enfants dans leur vie...» Même s'ils n'arrivent pas à saisir comment il se fait qu'ils n'ont pas pu transmettre leurs valeurs les plus profondes à leurs enfants, ils vont faire ensemble leur propre constat. Et c'est vraiment un constat très dur, s'il faut en croire la comédienne...

«Heureusement, on rit beaucoup dans la pièce... Un peu comme on le fait dans la vie de tous les jours, souvent pour faire fondre la tension quand elle devient insupportable. Mais l'équilibre, la justesse émotive à tenir toujours, fait du rôle un véritable défi d'actrice. Surtout dans la deuxième partie, où là j'ai touché à ma propre vulnérabilité en touchant l'immense souffrance d'Anne-Marie, qui va assumer ses responsabilités jusqu'au bout. Dès la première lecture du texte, elle m'a sciée sur ma chaise. Sa retenue, si proche de la croûte terrestre, m'a fait mal.»

Jean-Rock Gaudreault poursuit en parlant de ses personnages comme de «héros ordinaires» qu'il ne juge pas. D'Anne-Marie, il dira par exemple que c'est une femme digne qui

est le symbole de la région, du pays, des sociétés matriarcales qui se sont construites ici à l'extérieur des grands centres et d'où est sortie une sorte de «fierté sans bon sens»... Il parle même d'un clin d'œil à la fondatrice de Jonquière, Marguerite Belley; de tous ces gens qui ont construit de leurs mains le pays incertain que nous habitons. De ce monde de tous les jours et des gens qui le vivent et pour lesquels il écrit. Et mettez-en encore: il peut s'enflammer aussi, le Jean-Rock Gaudreault...

Tous deux, ils échangeront encore à coups de grandes envolées bien senties, comme de vrais bleuëtes séparés à peine par une génération, c'est-à-dire pas vraiment. Pauline Martin parlera de l'aspect fascinant du métier... et du fait que, comme Michel Dumont, elle a le sentiment de porter son personnage dans ses veines! Jean-Rock Gaudreault, lui, tiendra à dire qu'il n'y a pas de hasard au fait que sa pièce est jouée chez Duceppe. Que sa *Maison face au nord* s'inscrit dans la grande tradition du théâtre populaire, du théâtre qui touche tous les publics.

Parce que, bien sûr, tout ce qui se passe dans «la région» est universel. Par définition.

Le Devoir

UNE MAISON FACE AU NORD

Texte de Jean-Rock Gaudreault mis en scène par Monique Duceppe. Une production de la Compagnie Jean-Duceppe présentée à la PdA jusqu'au 5 décembre.

Bavota Communications présente en codiffusion avec le THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE

SCOTSTOWN
avec Fabien Cloutier

Texte, mise en scène et interprétation
FABIEN CLOUTIER

Concepteurs
**MAUDE AUDET
PATRICK CAMPAGNA
FABRICE TREMBLAY**

du 27 octobre au 7 novembre

10 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT

Le texte de Cloutier va au-delà du monologue humoristique sur la bêtise. (...) La justesse de son jeu, ses inimitables mimiques et son entrain contagieux ajoutent à la performance où les fous rires du public se ramassent à la pelle. -Le Devoir

Ce spectacle-solo décapa, ne s'embarrassant d'aucun vernis politiquement correct ou d'auto-censure. (...) C'est néanmoins un personnage complexe, presque attachant, avec un regard lucide sur sa société. -radio-canada.ca

Ce texte dévoile toute la richesse d'une mythologie québécoise qu'on a trop souvent gavée de clichés. (...) La performance de Fabien Cloutier est à vous jeter par terre. -montheatre.qc.ca

LA LICORNE
RÉSEAU ADMISSION 4559, PAPINEAU - MONTRÉAL, QC
514.790.1245 ou www.theatrelalcorne.com
1.800.361.4595 514.523.2246

SODEC Québec Bavota Communications

DU 9 MARS AU 3 AVRIL 2010

Jean-Paul Sartre / Mise en scène Lorraine Pintal

HUIS CLOS

Avec PASCALE BUSSIÈRES / SÉBASTIEN DODGE / JULIE LE BRETON / PATRICE ROBITAILLE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

LES BILLETTS POUR TOUS LES SPECTACLES DE LA SAISON DISPONIBLES DÈS LE 27 OCTOBRE
TNN.QC.CA / 514.866.8668

M: artv Astral Media

LE THÉÂTRE DE L'OPIS

Une maison propre

CYCLE ÉTATS-UNIEN FIN.

2 spectacles pour 40 \$

Les États-Unis vus par...

Réservations (514) 522-9393
Cette offre est valide jusqu'au 1^{er} novembre 2009

19 novembre au 19 décembre 2009

23 février au 13 mars 2010

Conseil des arts et des lettres Québec Emploi Québec CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

CULTURE

DANSE

Mes nuits sont plus belles que vos jours

Jocelyne Montpetit parle avec plaisir de sa lumineuse plongée en eaux sombres

CATHERINE LALONDE

Nuit_Nacht_Notte. En titre, trois fois le même mot, en trois langues, « parce qu'il y a plusieurs nuits, plusieurs prismes », dit la chorégraphe et danseuse Jocelyne Montpetit, à quelques jours de son nouveau solo. Une métaphore de la mort, des rêves, de la folie et de la noirceur intérieure.

Trouver l'état juste

C'est en œuvrant sur le précédent *Faune*, inspiré du journal non expurgé de Nijinsky, que Montpetit a trouvé le thème de *Nuit_Nacht_Notte*.

« J'ai eu la sensation d'entrer dans la nuit effroyable et terrible de la folie de Nijinsky. Ce travail m'a entraînée, par effet de miroir, dans ma propre nuit. » Mais comment mettre cette ombre, multiple, en corps? « En création, je me compare davantage à une écrivaine qu'à une danseuse. Je pense d'abord en sensations, en rencontres, en lectures et en visionnement de films, dans une retraite et dans la solitude. » Les œuvres d'art sont alors inspiration et Montpetit est introuvable à nommer ses sources. Les poèmes de Rai-

ner Maria Rilke, de T. S. Eliot, de Novalis. Les artistes visuels, Caravaggio en peinture ou Tarkowski au cinéma. Les compositeurs de musique, aussi.

« J'utilise plusieurs choses au départ et j'élimine de plus en plus, j'amincis. Peu à peu, j'essaie d'écrire avec mon corps cet amalgame d'informations, cette traversée. Je dois trouver l'état juste, exact, tenter de ne faire aucune démonstration du corps, mais trouver un état d'être. » De toute cette nourriture spirituelle, ne reste finalement qu'un texte de Fernando Pessoa, *l'Ode à la nuit*. Et du Schubert.

La lenteur qui teinte les œuvres précédentes de Montpetit est encore au rendez-vous. « Au lieu de dire "lent", je dis "compression"; je parle d'un espace tellement condensé, d'une immense accumulation, comme de la pierre. » Une texture venue du butô? Montpetit, professionnelle de cette danse japonaise de l'après-guerre, ne peut s'empêcher de tiquer.

« J'ai passé de nombreuses années au Japon, je suis spécialiste du butô, ça fait donc partie de mon corps. J'ai eu la

chance de travailler avec Tatum Hijikata et Kazuo Ono, les cofondateurs de cette danse, pendant des années. La manière d'approcher le corps, de se questionner, le rapport à l'inconscient, ces routes-là restent. Mais ce qu'ils m'ont appris de plus puissant, surtout Hijikata qui m'a presque expulsée de ses studios, c'est l'importance de trouver une écriture personnelle. »

Côtoyer les grands

Au début de sa carrière, Jocelyne Montpetit a eu la chance de côtoyer de grands, de très grands noms qui s'intéressaient au corps « dans le sens le plus théâtral du terme ». Il y a eu ici, en théâtre physique, Jean-Pierre Ronfard et Gilles Maheu. En mime, Etienne Decroux, à Paris. Grotowski en théâtre, en Pologne. Au Japon, on l'a dit, Hijikata, Ono, mais aussi Min Tanaka.

« C'est vrai que j'ai travaillé avec des maîtres importants — il y en a de moins en moins maintenant. Même ce mot, "maître", on l'utilise de moins en moins... » Et d'autres rencontres importantes, comme celle de Pierre Falardeau, qui lui a demandé pour un film de chorégraphe... des strip-teases.

En s'orientant plus tard vers le solo, Montpetit a choisi une démarche d'introspection, pour elle essentielle. « La nuit comme la notion de la mort a toujours accompagné mes œuvres. Mes thèmes touchent beaucoup la disparition du corps, mais ma danse est une ode à la vie. » Avant de porter *Nuit_Nacht_Notte* en Italie, Montpetit sourit en anticipant la première et « ces moments les plus incertains pour une œuvre, les plus beaux peut-être, les plus mystérieux et parfois les plus délicats ». Ensuite?

Elle entamera un projet qu'elle espère depuis 15 ans, à partir du roman de son maître Hijikata, *La Danseuse malade*. « Un livre impossible à traduire, qui ne parle que de sensations. »

Une autre nuit, une nuit de mots à traverser.

Collaboratrice du Devoir

NUIT_NACHT_NOTTE

De et avec Jocelyne Montpetit. À l'Agora de la danse, du 27 au 31 octobre.



SHIN KOSEKI

La chorégraphe Jocelyne Montpetit dans *Nuit_Nacht_Notte*

« J'utilise plusieurs choses au départ et j'élimine de plus en plus, j'amincis. Peu à peu, j'essaie d'écrire avec mon corps cet amalgame d'informations, cette traversée. Je dois trouver l'état juste, exact, tenter de ne faire aucune démonstration du corps, mais trouver un état d'être. »

THE MØST
TØGETHER WE'VE
EVER BEEN
MATIJA FERLIJ
+ AME HENDERSØN

29, 30 et 31 octobre 2009 à 19h30
1er novembre à 16h

Tangente Billetterie = 514.525.1500
Niveau Admission = 514.790.1245
840, rue Chénier, Montréal
(Métro Sherbrooke)
www.tangente.qc.ca

JOCELYNE
MONTPETIT DANSE
NUIT_NACHT_NOTTE
27 AU 31 OCTOBRE : 20 H

INTERPRÈTE \ JOCELYNE MONTPETIT
ÉCLAIRAGES \ MARC PARENT
MUSIQUE \ CANTELOUBE, PURCELL, SCHUBERT
COLLABORATEUR ARTISTIQUE \ FRANCESCO CAPITANO

AGORA DE LA DANSE
BILLETTERIE \ 514 525.1500
840, rue Chénier, Montréal
www.agoradanse.com
EXTRAIT VIDEO

PHOTO \ SHIN KOSEKI

DANSE
DANSE

Place des Arts
Québec

présentent

SUTRA Royaume-Uni/Chine

Mise en scène et chorégraphie : Sidi Larbi Cherkaoui.
Création plastique : Antony Gormley. Musique : Szymon Brzóska.
Avec 17 moines du temple Shaolin.

UNE PRODUCTION DU SADLER'S WELLS LONDON.
« PRODUCTION DE L'ANNÉE 2008 » MAGAZINE BALLETTANZ

5 représentations exceptionnelles
du 4 au 8 nov. 2009
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Billets à partir de 30 \$

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

DANSE DANSE.NET

CULTURE

Musique classique

Échos du Wigmore Hall

CHRISTOPHE HUSS

Après les orchestres symphoniques, tels ceux de Chicago, d'Amsterdam, de Londres ou de Philadelphie, voici que des salles de concert publient des collections de disques. Le Wigmore Hall, salle mythique de Londres, est la plus active en la matière.

C'est à Paris au milieu du XIX^e siècle, lorsque des progrès majeurs ont été réalisés dans la facture des pianos, qu'est née l'idée de construire des salles de concert attenantes aux manufactures ou aux salles d'exposition afin de démontrer la qualité des instruments. Les pianos Pleyel eurent leur salle, Gaveau aussi.

C'est dans le même esprit qu'en 1901 naquit à Londres le Bechstein Hall, attaché à la salle de montre des instruments du fabricant allemand. L'architecte Thomas Edward Colcutt, celui du fameux hôtel Savoy, conçut l'endroit, qui devint assez rapidement «la» salle de récital de Londres, prisée par tous les artistes pour son acoustique et la sensation d'intimité avec le public.

Avoir un récital à Wigmore Hall est un honneur. On y donne des concerts de musique de chambre, des récitals de piano, des soirées de lied. On ne pouvait donc qu'espérer des miracles et des frissons en voyant arriver une étiquette de disques du nom de Wigmore Hall Live.

Le problème du choix

La collection a été lancée dès 2005. À la faveur d'un changement de distribution, Wigmore Hall Live, représentée désormais par SRI, fait enfin une entrée massive au catalogue. Les documents sonores, tous des vingt dernières



années dans une bonne qualité sonore, émanent de deux sources: les enregistrements effectués par la BBC pour les archives antérieures à 2004 et, depuis cette date, des captations par l'«équipement maison» installé lors de la réfection de la salle.

Wigmore Hall Live a publié une trentaine de disques. Nous en avons sélectionné et écouté la moitié, répartis entre disques de piano, concerts de quatuors et récitals de chant, ces derniers formant la part la plus substantielle du catalogue.

Le problème récurrent des éditions de ce genre est celui de la pertinence du choix. Il est assez difficile d'envisager qu'en puisant dans une telle caverne d'Ali Baba de grands concerts, on puisse publier des documents non essentiels. C'est pourtant parfois le cas ici. L'archétype de ces erreurs est le catalogue de piano. Nous avons écouté les concerts de deux légendes — Shura Cherkassky en 1993 et Mieczyslaw Horszowski en 1991 — et d'une nouvelle coqueluche des médias, Jonathan Biss. Les deux grands anciens ont rarement aussi mal joué, alors que la *Sonata D. 959* de Schubert confirme, après son récital à L'auditorium, que la réputation de Biss est surfaite. Les quatuors sont heureusement mieux cer-

nés. Nous avons écouté les récitals des quatuors Ysaÿe, Kopelman, Skampa et Elias.

Le jeune Quatuor Elias publie ici son premier disque. C'est un ensemble raffiné et virtuose, qui fait penser au Quatuor de Jérusalem, mais sans la même matière sonore. Le son du Quatuor Elias manque pour l'heure d'un peu de poids et de fondement.

Beaucoup plus impressionnant au chapitre des couleurs et de l'intensité, le Quatuor Ysaÿe donne, en 2005 et en 2007, de grandes interprétations des quatuors de Debussy et Fauré (*Opus 121*, en *mi mineur*). Hélas, la prise de son est assez dure et le violoniste Guillaume Sutre respire très fort. Plus consensuelles, la couleur et la captation du Skampa Quartet (*Quatuor K. 575* de Mozart, *2 Quatuor* de Smetana et *8* de Chostakovitch) devraient rallier les suffrages. Ce quatuor tchèque s'affirme de plus en plus comme un sérieux rival pour les Prazak et Kocian, dans une approche plus «brute» qui sied bien à Smetana et à Chostakovitch. Pas incontournable, mais très bon.

Le meilleur CD du lot est celui du Quatuor Kopelman, qui, en 2006, présentait le *Quatuor n° 3* de Tchaïkovski et *La Jeune Fille et la mort* de Schubert. Cet ensemble russe fondé en 2002 se signale par la rondeur de ses coloris. Les Kopelman sont en quelque sorte les «Prazak russes» du moment. Là aussi on entend des petits bruits d'inspirations, mais c'est moins gênant que chez le Ysaÿe.

Chanteurs

Le gros du catalogue est constitué de récitals vocaux et c'est aussi là que se trouve le grain à moudre. Le *Liederabend* est une discipline pour mélo-



manes esthètes. Alors que les éditeurs de disques publient majoritairement des anthologies monothématiques consacrées à un compositeur, les CD Wigmore Hall Live relayent les programmes — plus variés — de récitals et apportent quelque chose au catalogue. Il y a plusieurs prestations admirables à glaner.

Joyce DiDonato, mezzo à l'aube de sa gloire en ce soir de janvier 2006, s'associe à Julius Drake pour un récital Rossini, Fauré, Hahn et Michael Head autour de mélodies évoquant Venise. Programme intelligent, charme vocal, simplicité interprétative et franche recommandation.

En matière d'intelligence de programme, la soprano Felicity Lott ne craint personne. *Fallen Women and Virtuous Wives* témoigne de la curiosité, de la polyvalence et de la gouaille de cette chanteuse européenne polyglotte, encore en grande forme en cette soirée de juin 2005. Ar-

On retrouve les *Chants et danses de la mort* en conclusion du récital d'un phénomène vocal: la contralto polonaise Ewa Podles. Ceux qui la connaissent et l'apprécient ne laisseront pas passer cette occasion rare de l'entendre chanter Chopin, Rachmaninov, Tchaïkovski et Szymanowski. La présence scénique de cette artiste est indescriptible. Bien sûr, à 56 ans, elle tube de plus en plus ses sons dans le bas-médium. Ce n'est donc pas un CD pour néophytes, mais il s'y passe de grandes choses.

Enfin, Wigmore Hall Live est une source majeure pour se remémorer l'art de la mezzo Lorraine Hunt Lieberson, trop tôt disparue. Deux CD: un récital Mahler, Haendel et Lieberson, donné en 1998, et un Brahms-Schumann d'octobre 1999. Ce dernier est prioritaire pour apprécier l'humanité de cette artiste, alors surtout connue comme chanteuse haendélienne.

Le Devoir

CINQ RECOMMANDATIONS

WHL004. Felicity Lott (soprano)
WHL009. Joyce DiDonato (mezzo)
WHL010. Quatuor Kopelman
WHL024. Lorraine Hunt Lieberson (mezzo)
WHL025. Gerald Finley (baryton)

JAZZ

Duke Robillard à l'Astral

SERGE TRUFFAUT

Il compose, il arrange, il enseigne, il produit. Il est guitariste, il est également chanteur. Il est animateur, il tourne et il est charmant. Il? Duke Robillard, qui avait pour grand-papa, il nous l'a confié au téléphone, un Franco du «Québec à naître». Il est le sujet du jour d'aujourd'hui parce qu'il débarquera bientôt comme sous peu à Montréal, à l'Astral pour être exact, avec un nouvel album sous le bras. Le titre? *Jumpin' Blues Revue*, sur l'excellente étiquette Stony Plain.

Au jeu des listes, l'homme du Rhode Island figure toujours dans les trois premières positions. Sur son instrument, il excelle tant qu'il est aussi à l'aise dans le blues que dans le jazz, le swing, l'américana et autres genres et sous-genres. Bob Dylan et Tom Waits ne s'y sont pas trompés en faisant appel à ses services. Dans la liste des producteurs, les meilleurs d'entre eux, il côtoierait probablement T-Bone Burnett, Rick Rubin et Joe Henry. À preuve, le travail qu'il a accompli au bénéfice de Jay McShann, Billy Boy Arnold, Scott Hamilton, Ruth Brown et beaucoup d'autres.

Un disque hommage

Sur la liste des travailleurs, il ne fait aucun doute qu'il occuperait la première place. Il n'arrête pas. Et de cela, on ne se plaindra pas, vraiment pas. Après avoir proposé il y a quelques mois à peine *A Swingin' Session*, voilà qu'il publie ce *Jumpin' Blues Revue*.

«Avec cet album, je voulais rendre hommage aux musiciens qui m'ont influencé. Je voulais rappeler la grande époque du swing. En fait, cette production a été conçue sur le modèle de Duke's Blues, que j'avais enregistré il y a une douzaine d'années. Je ne me lasse toujours pas d'écouter Buddy Johnson, Helen Humes, Roy Milton et leurs contemporains.»

Comme d'habitude, il est accompagné par ceux-là mêmes que nous verrons sur scène le 4 novembre: l'excellent Doug



SOURCE STONY PLAIN

Duke Robillard

James au saxophone baryton et au ténor, Mark Teixeira à la batterie, Bruce Bears au piano, Jon Ross à la contrebasse plus Rich Lataille à l'alto et, par ailleurs pivot du Roomfull of Blues, Al Basile à la trompette, Carl Querfuth au trombone et la chanteuse Sunny Crownover sur un certain nombre de morceaux. «*En studio, l'ambiance fut vraiment bonne. C'a été facile. Il faut dire que, depuis le temps que nous jouons ensemble, nous sommes capables de réagir au quart de tour. On s'est bien amusés.*» Le programme? Des classiques de l'époque Kansas City écrits par Roy Milton, Buddy Griffin, Johnny Watson, Ralph Bass et son fameux *Tore Up*, etc.

Plaisir garanti

C'est gai, joyeux, séduisant, sympathique, convaincant. Ce n'est pas du jazz-blues qui se prend la tête. C'est du plaisir garanti. Et pour avoir vu de visu le Duke Robillard à plusieurs reprises, son show à l'Astral sera à l'image de son dernier album. Le très bien nommé *Jumpin' Blues Revue*.

Le 4 novembre à compter de 20h. Le prix du billet: 20,50 \$.

Le Devoir

SACRÉ CŒUR
DE Alexis Martin ET Alain Vadeboncoeur
PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental
EN REPRISE DÈS LE 20 OCTOBRE

À l'affiche!

AVEC Stéphane Demers / Muriel Dutil / Hélène Florent OU Edith Paquet / Jacques L'Heureux / Alexis Martin
COLLABORATEURS Colette Drouin / Réal Dorval
Francis Farley-Lemieux / Catherine Gauthier / Yves Labelle
Jean-François Landry / André Rioux / Nancy Tobin

NTE DU 20 OCTOBRE AU 21 NOVEMBRE 2009
www.nte.qc.ca

À ESPACE LIBRE
1945 FULLUM
MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS
514-521-4191

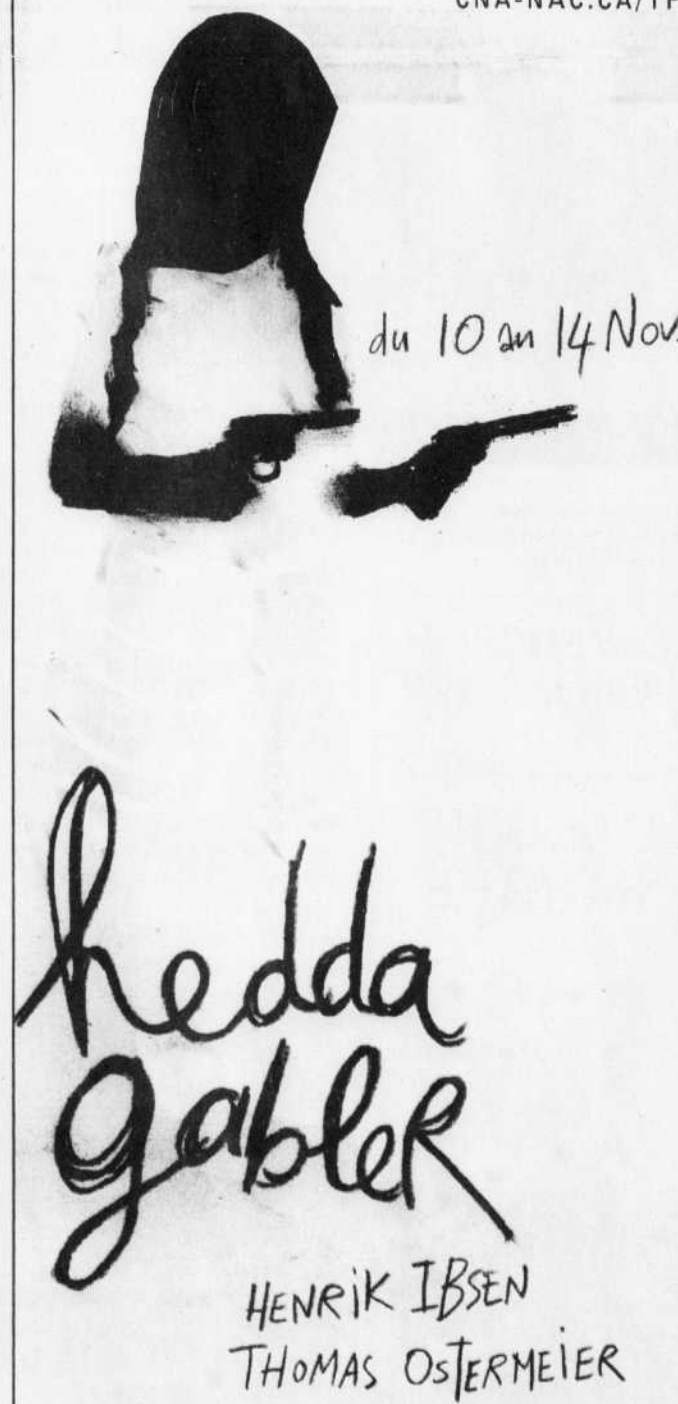
RÉSERVEZ MAINTENANT!
LE DEVOIR

SCHAUBÜHNE AM LEHNINER PLATZ (BERLIN)

EXCLUSIVITÉ CANADIENNE

THÉÂTRE FRANÇAIS
2009-2010

WAJDI MOUAWAD

VIDÉOS+PHOTOS
CNA-NAC.CA/TF

du 10 au 14 Nov.

HENRIK IBSEN
THOMAS OSTERMEIER

EN ALLEMAND AVEC SURTITRES FRANÇAIS

AU THÉÂTRE À 19 H 30
TEXTE DE HENRIK IBSEN
MISE EN SCÈNE DE THOMAS OSTERMEIERAVEC KAY BARTHOLOMÄUS SCHULZE, ANNEDORE BAUER,
WOLFGANG MARIA BAUER, LARS EIDINGER,
LORE STEFANEK, KATHARINA SCHÜTTLER

CENTRE NATIONAL DES ARTS, 53 RUE ELGIN, OTTAWA

40 ans
CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTREBILLETTERIE DU CNA
Lun.-sam. 10 h à 21 hTARIFS DE GROUPE
613-947-7000 x384
grp@nac-cna.caBUZZ
EndirectOTTAWA
CITIZEN
Média Partenaire90.7
PREMIÈRE CHAÎNEticketmaster.ca
613-755-1111

DE VISU

Non-dit, non-peint

Une expo de peinture très littéraire : le sous-entendu plane plus que jamais au MAC

FRANCINE SAVARD

Musée d'art contemporain de Montréal, 185, rue Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 3 janvier.

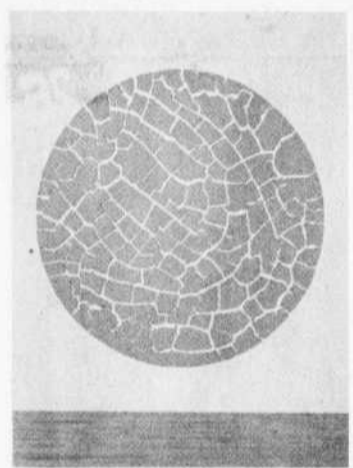
JÉRÔME DELGADO

Entre les lignes. L'expression est tout indiquée au Musée d'art contemporain. Plutôt entre les cadres, puisque la principale exposition parmi celles tout juste inaugurées rend un juste hommage à la peintre Francine Savard. Et révèle, en une soixantaine d'œuvres réalisées entre 1992 et 2009, la cohérence de ce dessein à peindre... ce qui n'est pas peint.

Défendue par la renommée galerie René Blouin, Francine Savard semble pourtant en marge d'une certaine élite. Elle n'a ni l'aura de la génération dorée des plasticiens québécois, les Molinari, Leduc et Gaucher que sa production colorée évoque, ni les prix de ses plus proches contemporains, tels que les minimalistes Guy Pellerin ou Stéphane La Rue. L'expo Francine Savard corrige cela.

Peintre, Francine Savard? Bien sûr, puisque ses acryliques naissent de l'application de cette matière. La question est cependant souvent posée dans la mesure où ses tableaux ne cessent de mettre en question, parfois avec humour, les limites du cadre.

Les formats, d'abord, comme pour la série *Un plein un vide* (2001-2002), inspirée de Fernand Leduc, donnent aux toiles



FRANÇOIS LECLAIR
Le Dépôt de peinture, 2000, acrylique sur contreplaqué (collection MACM)

IN MEMORIAM
JEAN McEWEN
1923-1999

GALERIE
PANGÉE

40, rue Saint-Paul Ouest,
Montréal (QC) H2Y 1Y8

EXPOSITION
15 OCT. - 24 NOV. 2009



Pour commémorer le dixième anniversaire de la disparition du peintre, la Galerie Pangée présente dix peintures et dix aquarelles.

WWW.GALERIEPANGEE.COM

(des caissons sur bois plutôt) des figures de littoral ou de tache. Puis, l'accent est mis sur l'espace, ce vide entre deux tableaux, cet «entre les cadres», comme dans *Promenade en 56 tableaux* (1993), qui reproduit le plan d'un quartier parisien.

Enfin, si l'étiquette de peintre lui colle mal, elle dont la formation première est celle de graphiste, c'est qu'elle se réfère à d'autres disciplines. À la sculpture (ses tableaux fonctionnent comme des objets) ou au design, mais surtout à la littérature, à l'écriture.

Même quand l'évocation plastique est importante, elle semble secondaire. Les monochromes *L'Étendue jaune*, *Un littoral vert*, *Une tache rose* — clins d'œil à Leduc — s'inspirent de textes sur le peintre formaliste. Ici, comme dans *Les Couleurs de Cézanne dans les mots de Rilke* (1998), l'intention est de trouver l'équivalence picturale aux mots, leur traduction, voire leur définition visuelle. Comment peindre «un pan orange» ou «un jaune de vert terreux»?

Bien sûr, Francine Savard est peintre. L'expo insiste là-dessus. Indirectement, remarquez: les pièces plus «sculpture» sont les moins achevées. Si les mots rebondissent d'une salle à l'autre, le lexique en est un de peinture. Et puis les références chromatiques placent ce travail comme une sorte de survol de l'histoire récente d'une discipline.

Excepté pour deux corpus d'œuvres condamnés à des espaces ingrats (le corridor et la petite salle, situés avant même le début de l'expo), la mise en place de la commissaire Lesley Johnstone est plaisant. Les époques et les genres se confondent pourtant. On peut passer de la blancheur presque pure de *De la peinture* (1995-1997) — le blanc sur blanc de Malevitch n'est pas loin — à des pièces de 2007 plus expressives, tout aussi abstraites. Le parcours commence ainsi, devant une sorte de catalogue d'un art, dont *La Pharmacie de Platon* (1995-1997), collection de tableaux avec une inscription numérique propre au classement de livres, paraît être l'expression à la fois la plus brutale et la plus poétique.

Ca se termine de manière peut-être plus spectaculaire, avec deux œuvres grandiloquentes. Mais même devant elles, que ce soit la série *Cité en épigraphe* (2008), installation très graphique, ou l'imposante *Tu m', un dernier tableau* (2009), référence directe au pape Marcel Duchamp, on est pris à lire ce qui n'est pas peint.

Collaborateur du Devoir

Des performances de longue durée

SURVIVRE AU TEMPS/LIVING TIME

Tehching Hsieh et Guido Van der Werve
DHC/ART Fondation pour l'art contemporain
451, rue Saint-Jean, Montréal,
jusqu'au 22 novembre

MARIE-ÈVE CHARRON

Sous son appellation Session DHC, la nouvelle formule de la programmation de la DHC/ART se présente sous des abords quelque peu sérieux. Le rapprochement avec le milieu scolaire est évident et n'est d'ailleurs pas fortuit. Avec le but avoué de stimuler son volet éducatif, la DHC ne manque pas ici de cohérence. Exposition, conférences, performances, projections et cabinets de lecture composent cette session, pour ainsi dire intensive, proposée par la DHC, dont le thème central est le temps.

Au nombre des activités prévues, il faut déjà inscrire à votre agenda, dans la case du 29 octobre, la projection de *Seven Easy Pieces* by Marina Abramovic, un documentaire de Babette Mangolte qui condense sept jours de performances, soit sept performances d'une durée de sept heures, de l'illustre artiste serbe. La performance de Kelly Mark, qui se tiendra le 5 novembre, s'annonce, elle, aussi ambitieuse dans sa durée. Mark promet de faire du «9 à 5» avec une action de huit heures fort à propos intitulée *Le Travail d'une journée*.

Ces chiffres commencent à vous donner le vertige? Ils ne sont rien pourtant à côté de ce que propose la tête d'affiche de la programmation, Tehching Hsieh, qui fait l'objet de l'exposition *Survivre au temps*, point de départ de la session orchestrée par la commissaire Sarah Watson. L'artiste américain d'origine taïwanaise est connu pour ses performances des années 1980, dont la durée n'est jamais inférieure à... 365 jours.

Aux côtés de cette figure de proue, les propositions de Guido Van der Werve, l'autre artiste de l'exposition, paraissent sembler timides en matière de durée.

Sur 24 heures ou quelques minutes, les performances de l'artiste néerlandais s'affirment néanmoins comme des morceaux de bravoure à cause des lieux nordiques où elles se déroulent. Évidemment, il ne s'agit pas que de prouesses.

Avec le temps

En reposant sur le temps, en l'élisant comme matériau, ces performances touchent à des préoccupations fondamentales, existentielles ou pragmatiques, qui ponctuent le quotidien et qui traversent une vie. Les stratégies mobilisées par les artistes sont autant de manières aussi de lier l'art à la vie et d'en faire ressortir le caractère processuel.

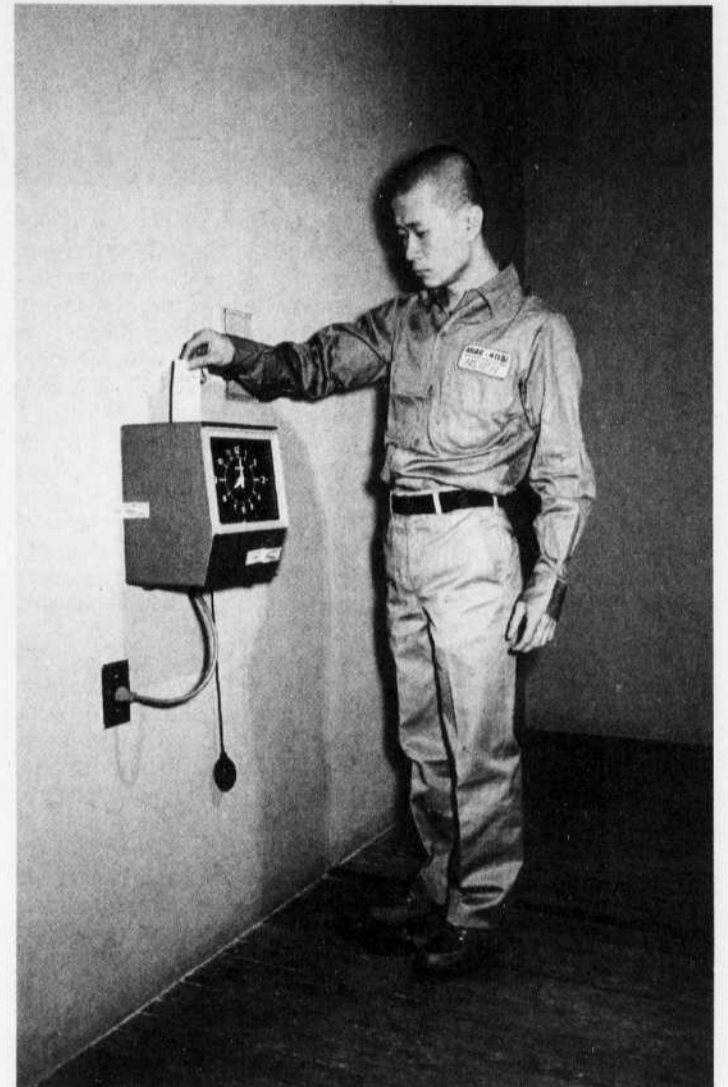
À la DHC, une première œuvre de Van der Werve montre l'artiste au pôle Nord, seule figure se découpant dans l'horizon plat d'une blancheur éclatante. Le montage photographique, d'une durée de près de neuf minutes, concentre une journée entière de pose où l'artiste tient, inébranlable, devant le paysage changeant au fil des heures.

Alors que le temps écranique trompe l'épreuve interminable, et complexifiée par le froid, à laquelle l'artiste a dû se plier, *Tout ira bien*, l'autre œuvre du Néerlandais, se présente en temps réel. Le film de quelques minutes témoigne d'une courte marche de l'artiste sur le golfe glacé de Botnie. Il semble avancer vers l'immensité, ignorant

une présence menaçante dans son dos: un immense brise-glace.

Sorte de fable sur les rapports de l'humain avec l'immensurable, les œuvres de Van der Werve se défendent bien. Elles n'ont toutefois pas la portée des réalisations de Tehching Hsieh, dont la persévérance à travers les années a prouvé la solidité de la démarche qui, elle, reste incomparable.

Deux de ses projets, réunis sous le titre *One Year Performances*, ont été retenus à la DHC, qui n'en présente, faute d'espace, que des extraits. Et ça se comprend. Fondamentalement articulés sur les modalités d'indexation de la présence de l'artiste et de ses actions



MICHAEL SHEN © TECHHING HSIEH, NEW YORK
Tehching Hsieh, *One Year Performance, 1980-1981, Punching Time Clock*

à jour le jour pendant un an, les projets, dans leur intégralité, sont composés de centaines de documents que les salles de la DHC ne permettaient pas de réunir.

Ainsi, de l'année où Tehching Hsieh s'est obligé à vivre comme un sans-abri à Manhattan, il y a quelques photographies, une carte de la ville montrant l'itinéraire et les actions d'une journée, une affiche publicisant le projet et un documentaire. Ces archives font apparaître les contraintes de l'itinérance en regard des spécificités du territoire arpenté.

Si contraignante qu'elle soit, cette performance semble ce-

pendant moins rébarbative que la seconde, où l'artiste s'est donné comme consigne d'emprunter les habits de l'ouvrier et de marquer, à toutes les heures de la journée pendant un an, une feuille d'indexation de pointage avec un horodateur. Tous les moyens prévus pour prélever les traces de cet engagement, même à travers la sélection serrée de la DHC, renvoient l'image hyperbolique du temps capitalisé qui définit l'époque moderne et, en retour, celle d'un artiste dont l'art est intégralement fusionné à sa vie. Troublant et efficace.

Collaboratrice du Devoir



TECHHING HSIEH © TECHHING HSIEH, NEW YORK
Tehching Hsieh, *One Year Performance, 1980-1981, Life Image*



INTRA MUROS
PASCALE GIRARDIN
30 sept. au 31 oct.

Galerie Bernard

3926, rue Saint-Denis, Montréal

514.277.0770

www.galeriebernard.ca

J&V: 11h à 19h et S: 12h à 17h

Spécialiste dans la restauration
DEPUIS 1953



Nous restaurons tout...
sauf les cœurs brisés!



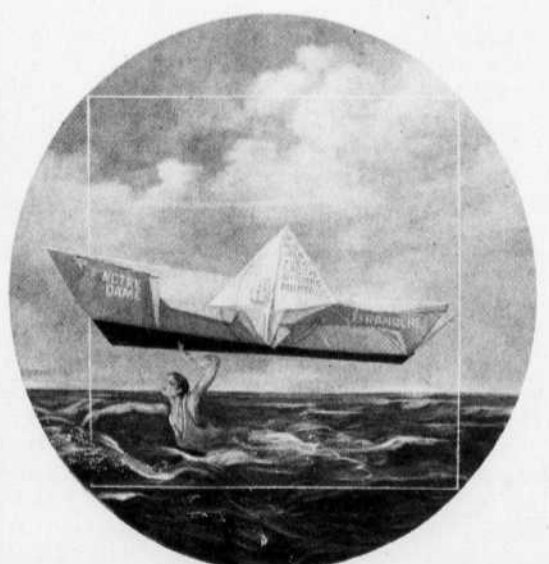
514 484-8332 4652, boul. Décarie, Montréal
www.themrfixit.com

LYDIA
RUBIO

EXPOSITION
28 OCTOBRE AU 28 NOVEMBRE

L'Étrangère

"Visa pour un rêve"
huile sur panneau
121,9 cm/48" dia



Beaux-arts des Amériques
3944, rue St-Denis, Montréal

CULTURE



Terre-mère lutte pour sa survie, 1975, de Daphne Odjig, collection Barbara A. Newton Vedan, Vancouver

EXPOSITIONS

Daphne Odjig entre au Musée des beaux-arts du Canada

Le MBAC présente la première rétrospective majeure consacrée aux dessins et peintures de l'artiste autochtone

ANNE MICHAUD

Mise sur pied par la commissaire indépendante Bonnie Devine, conjointement avec le Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) et la Galerie d'art de Sudbury, cette exposition regroupe une soixantaine d'œuvres qui représentent cinq décennies de la production de l'artiste nonagénair. Quoique le Musée canadien des civilisations ait consacré une exposition au travail d'Odjig en gravure en 2008 (voir *Le Devoir*, édition du 21 janvier 2008), la dernière rétrospective de sa production artistique en dessin et en peinture datait de 1985, soit il y a près de 25 ans.

La grand-mère de Picasso

On parle pourtant là de l'une des artistes autochtones les plus importantes du Canada, mais il faut comprendre que ces artistes n'ont été que très récemment accueillis au sein des institutions muséales canadiennes consacrées aux beaux-arts. À ce jour, seul Norval Morrisseau avait fait l'objet d'une exposition solo au MBAC, en 2006; après le Picasso du Nord, il était donc logique que le Musée des beaux-arts du Canada s'intéresse cette fois à celle que Morrisseau lui-même avait baptisée «la grand-mère de Picasso».

D'autant plus logique que

tous les deux figurent parmi les instigateurs du mouvement Woodland, qui a profondément marqué l'évolution de la pratique artistique de plusieurs artistes autochtones canadiens. On réalise par ailleurs au fil de l'exposition du MBAC que Daphne Odjig s'est éloignée assez rapidement de ce style, pour explorer d'autres modes d'expression, qui rappellent parfois certains des grands mouvements picturaux du XX^e siècle. Bien que son style ait changé au fil des ans, Odjig est par contre toujours demeurée fidèle à ses premières sources d'inspiration: ses dessins et ses toiles sont habités par les personnages des légendes et des mythes de son peuple, ainsi que par la confrontation entre le mode de vie traditionnel des autochtones et celui des «Blancs».

Si les œuvres les plus récentes de Daphne Odjig présentées au MBAC (qui datent de 1996 et 1998) semblent plus naïves et moins expressionnistes que ses dessins et tableaux antérieurs, cette rétrospective permet néanmoins au visiteur de prendre conscience qu'Odjig a été l'une des pionnières de l'art autochtone et que la constance et la qualité de sa pratique artistique justifient amplement qu'elle prenne sa place parmi les plus grands artistes canadiens du XX^e siècle.

Parallèlement à l'exposition consacrée à Daphne Odjig, le Musée des beaux-arts du Canada présente aussi une rétrospective du Néo-Brunswickois Miller Brittain (1912-1968). Organisée et mise en tournée par la Galerie d'art Beaverbrook, Miller Brittain. Quand les étoiles jetèrent leurs lances regroupe 70 œuvres présentées chronologiquement. Des scènes réalistes du début de sa carrière jusqu'au surréalisme de ses dernières années, en passant par sa période biblique des années 50, l'exposition propose un panorama complet de la vie et de l'œuvre de cet artiste canadien.

Collaboratrice du Devoir

DAPHNE ODJIG
Musée des beaux-arts du Canada.
Jusqu'au 3 janvier 2010 Renseignements: www.beaux-arts.ca

MÉDIAS

Les leçons des conflits

Neuf mois de lock-out au *Journal de Montréal*. Et les négociations se poursuivent à *La Presse*...

STÉPHANE BAILLARGEON

Le conflit de travail au *Journal de Montréal* a neuf mois tout juste ce week-end. Le seuil des 300 jours sera passé en novembre. En moyenne, depuis plusieurs années, une grève ou un lock-out dans une entreprise du Québec ne dure qu'une cinquantaine de jours. Les arrêts de travail eux-mêmes sont de moins en moins nombreux: il y en a eu 86 l'an dernier contre 155 en 1999.

Comment expliquer cette situation atypique? Le professeur Reynald Bourque, de l'Université de Montréal, rappelle que Québec a maintenant l'habitude des longs conflits. S'il existe une exception, elle semble se trouver là, au moins en partie. Après tout, cinq lock-out ont touché des filiales de Québecor Media depuis le début de la décennie, notamment Vidéotron et *Le Journal de Québec*. Dans ce dernier cas, l'arrêt de travail de 224 jours a été le plus long de 2008.

Une bonne affaire...

«Avec *Le Journal de Montréal*, *Le Journal de Québec* et *Vidéotron*, on est dans des cas totalement atypiques, exceptionnels, en dehors du modèle médian», reprend Reynald Bourque, professeur titulaire à l'École de relations industrielles de l'Université de Montréal, spécialiste des négociations collectives. La stratégie affirmée de Québecor depuis des années consiste à annoncer les couleurs et à foncer si les syndicats ne les acceptent pas.

Le professeur explique encore que, si Pierre Péladeau, le fondateur de Québecor, menaçait de lock-out ses employés qui le menaçaient eux-mêmes de grève, il n'est en fait jamais passé aux actes. «Son fils Pierre Karl, par contre, ne répond même plus à des menaces syndicales: il anticipe les négociations avec les syndicats sur un mode conflictuel», dit M. Bourque. Il exige ce qu'il appelle de la souplesse des employés. Finalement, le conflit se termine sur un compromis avec l'entreprise, qui obtient une partie mais pas tous les gains qu'elle avait annoncés. Voilà ce qui s'est passé chez Vidéotron et au *Journal de Québec*. Voilà ce qui risque de se passer au *Journal de Montréal*.

Joint au Portugal, le professeur avoue ne pas avoir lu un journal québécois depuis trois semaines et dit ne pas pouvoir commenter le détail du conflit en cours. Seulement, M. Bourque a bien étudié le conflit chez Vidéotron. Après avoir cédé le secteur technique à un sous-traitant, le câblodistributeur a rapatrié les employés, mais à des conditions moindres.

«Un élément fondamental, c'est que l'entreprise peut se permettre des conflits sans perdre des clients, poursuit le spécialiste. Les abonnés du câble continuaient à payer. À la limite, le conflit était une bonne affaire.»

Là encore, l'histoire semble hoqueter. *Le Journal de Montréal* semble plus lu depuis le début du lock-out le 24 janvier, selon les sondages d'une firme indépendante. Le quotidien est maintenant produit par une quarantaine de cadres et des pigistes pendant que les 256 employés battent la semelle pancartes à la main.

Ils ont proposé il y a deux semaines de retourner à la table avec «un nouveau cadre de négociation». Là encore, la tactique de Québecor fera peut-être très mal. Selon un autre modèle éprouvé, la contre-proposition patronale pourrait en effet réduire, au lieu d'améliorer, les der-

nières offres déposées avant le déclenchement du lock-out.

C'est un autre effet pervers des longs conflits. Après avoir effectué eux-mêmes les tâches, les patrons sont souvent tentés de demander de nouvelles concessions à ceux qui les remplissent habituellement. On voit le genre: pourquoi, par exemple, accorder quatre heures à un pupitre pour monter telle page alors qu'un cadre y arrive en deux fois moins de temps depuis neuf mois?

Chercher un compromis

De récents arrêts de travail dans le secteur hôtelier du Québec auraient entraîné un recul similaire de certaines offres patronales une fois de retour aux tables de négociation. «Je me méfie beaucoup des campagnes de désinformation patronales», commente M. Bourque. Dans un hôtel, les patrons ne peuvent pas tenir longtemps en conflit. Dans un journal, avec des patrons et des collaborateurs, on peut fonctionner plus longtemps. Et après un certain temps, le «pattern» le prouve chez Québecor, on renégocie. Ce n'est pas un modèle que je trouve très sain, personnellement. Mais c'est légal.»

La stratégie s'avère-t-elle si différente à *La Presse*, propriété de Gesca, une filiale de Power Corporation? Là, les négociations patronales-syndicales se poursuivent depuis deux mois, avec la menace d'une «cessation des activités» début décembre. Pas de lock-out: juste arrêt total de publication.

«Je ne pense pas non plus que cette publication va fermer, on ne va pas se contenter d'histoire», commente le professeur Bourque. On ne peut pas non plus assimiler les situations à *La Presse* et au *Journal de Montréal*. La situation paraît encore plus compliquée pour les syndicats chez Gesca. On peut penser qu'il y a de fait des problèmes financiers à *La Presse*. C'est sûr que les syndicats vont y penser à deux fois avant de s'engager dans un conflit de travail. Les deux groupes en négociation vont donc chercher un compromis.»

Le Devoir



Les employés en lock-out du *Journal de Montréal* manifestant devant le Centre Bell

VOIR
VENEZ
CONSERVATOIRE
d'art dramatique de Montréal
www.conservatoire.gouv.qc.ca

TRIO FEYDEAU
30 et 31 octobre, 20h
3, 4, 5 et 6 novembre, 20h
7 novembre, 15h et 20h
mise en scène de Carl Béchard

Théâtre Rouge
Conservatoire d'art dramatique
4750, avenue Henri-Julien
(métro Mont-Royal)
514 873-4283, poste 221
Billets 5\$
Billetterie du Conservatoire
et Réseau Admission

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

Conservatoire de musique et d'art dramatique
Québec

10^e du 16 au 25 octobre 2009

Festival interculturel
du **Conte** du Québec

Dimanche 25 octobre de midi à 22 h

Spectacle de clôture exceptionnel de la 10^e édition du Festival

LE MARATHON DU CONTE

Plus de 40 conteurs d'ici et d'ailleurs se relayeront à pas contés pour construire conte par conte ce monde unique et merveilleux où la diversité de chacun... fait la richesse de tous.

12h > L'HEURE ACADIENNE Viola Léger, Clara Dugas, André Vigneau, Dominique Breau
13h > L'HEURE DE JOS VIOLON Bernard Grondin, Carole Legaré, Jos Violon, Christian Pierron, Véronique de Miomandre
14h > L'HEURE DE L'ESTRIE Éric Gauthier, Marc Brazeau, Marie Lupien-Durocher, Christine Pageault, Serge Valentin
15h > QUÉBEC, MON AMOUR Jocelyn Bérubé, Murielle Larochelle, Isabelle Crépeau, André Morin
16h > FEMMES, FEMMES, FEMMES... ! Nadyne Bédard, Judith Poirier, Anne-Marie Aubin, Eveline Ménard
17h > ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS Robert Payant, Pierre Labrèche, Nadine Walsh, Richard Léveillé
18h > CONTES DU MONDE Nicolas Buenaventura, Luigi Rignanese, Danielle Brabant, Magda Lena Gorska
19h > CONTES COQUINS Renée Robitaille, Nora Aceval, Vanessa Lefebvre, Stéphanie Bénateau
20h > CONTES ET MUSIQUE D'AFRIQUE NOIRE Souleymane Mbodj, Kientega Pingdéwindé (KPG), Abou Fall
21h > CONTEURS DU SERGENT Claudette L'Heureux, André Lemelin, Denis Gadoury, Lucie Bisson

Direction artistique: Marc Laberge Coordonnateur: Jean-Marc Chatel

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC, 2550, RUE ONTARIO EST FRONTENAC ENTRÉE LIBRE

www.festival-conte.qc.ca

Patrimoine canadien Canadian Heritage
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
Montréal
Québec
Le Devoir
Québec
Conseil des arts et des lettres
Ministère des Affaires municipales, des Régions et de l'Occupation du territoire
Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine

CULTURE

Portrait de groupe avec cinéaste

MARTIN BILODEAU

Les bancs d'école ou l'école de la vie? C'est le dilemme qui traverse de part en part *An Education*, le magnifique nouveau long métrage de la Danoise Lone Sherfig (*Italien pour débutants*), qui prend l'affiche ce week-end au terme d'un parcours sans faute dans le circuit festivalier, de Sundance au FNC en passant par Berlin et le Festival international du film de Toronto, où je me suis entretenu avec la cinéaste en septembre.

La filière classe moyenne

«Il me semble qu'il vaut mieux vieillir dans l'ordre naturel des choses que de brûler les étapes»,

«Comme cinéaste, je ne voulais surtout pas me projeter dans l'histoire. Je voulais au contraire servir d'intermédiaire entre une histoire et le public.»

re quand Lone Sherfig a été appelée pour le réaliser. Et en faire un projet personnel, malgré tout. «Je suis capable de m'identifier à l'appétit d'apprendre de Jenny, et j'ai moi aussi fréquenté des mauvais garçons, dit-elle. Mais comme cinéaste, je ne voulais surtout pas me projeter dans l'histoire. Je voulais au contraire servir d'intermédiaire entre une histoire et le public. Le film est un portrait de groupe avec Jenny au milieu. Je suis nulle part sur la photo, sinon dans le climat que j'ai voulu instaurer.»

Imprévu

L'échelle économique du projet lui a néanmoins permis de donner au film une signature, de forger un ton personnel, d'exprimer un goût de la nuance reconnaissable dans tous ses films. «Quand on ne dispose pas d'un budget faramineux, comme c'est le cas ici, l'influence du réalisateur est plus facile à imposer. Il y a moins de décideurs, ça reste dans l'artisanat, et la priorité reste l'histoire à raconter.»

Ne cherchez cependant pas, dans *An Education*, les traits physiques de Dogma 95, école de dépouillement des cinéastes danois (Lars von Trier, Thomas Vinterberg et consorts) à laquelle elle a contribué en tournant *Italien pour débutants* en 2000 selon ses principes stricts: caméra à l'épaule, lumière naturelle, sans décors artificiels, interdiction d'effets de style, etc. Deux ans plus tard, la cinéaste avait déjà pris ses distances en tournant en Écosse *Wilbur Wants to Kill Himself*, un film plus classique dans sa forme, très personnel en vérité. *An Education* s'inscrit dans la même mouvance.

«Dogma a été une très bonne école pour moi. Elle m'a donné mon coffre à outils. Je suis contente d'avoir participé à ce mouvement qui me fait aujourd'hui valoriser l'honnêteté, l'innocence, la vérité, surtout dans le jeu des acteurs et qui, sur le plateau, me fait percevoir les obstacles comme des cadeaux davantage que comme des problèmes. Dogma m'a aidée à établir des priorités et à demeurer alerte, à l'écoute de l'imprévu.»

Imprévu. Comme succès imprévu. *An Education* nous arrive porté par un écho favorable et des rumeurs d'Oscar pour sa jeune vedette. Lone Sherfig rêve déjà d'être ailleurs. «Je veux faire quelque chose de noir, de masculin. Je ne m'intéresse pas du tout à moi en tant que sujet. J'ai envie de m'éloigner de mon centre de gravité. Donc, je fantasme, je veux plus d'hommes, plus de fusils», dit-elle en riant. Dogme est bel et bien mort. Vive sa reine!

Collaborateur du Devoir



An Education, de la cinéaste danoise Lone Scherfig, propose le récit d'une illusion, celle d'une adolescente qui croit devenir femme en sacrifiant ses ambitions pour un homme voulant l'extirper de son milieu rigide et médiocre.

Récit d'une illusion

AN EDUCATION

Réalisation: Lone Scherfig. Scénario: Nick Hornby, d'après le livre de Lynn Barber. Avec Carey Mulligan, Peter Sarsgaard, Dominic Cooper, Rosamund Pike, Alfred Molina. Image: John de Borman. Montage: Barney Pilling. Musique: Paul Englishby. Grande-Bretagne, 2009, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Elle rêve de s'habiller en noir, de converser avec des philosophes à Saint-Germain-des-Près, et elle écoute en boucle les disques de Juliette Gréco. Seulement, au début des années 1960, Paris semble inaccessible, surtout vu d'une triste banlieue de Londres. Cela n'empêche pas Jenny (gracieuse et intense Carey Mulligan), une jeune étudiante brillante, de se comporter en fille rêveuse, prête à se laisser éblouir par le premier beau

parleur qui lui promettra la lune, et du champagne.

An Education, de la cinéaste danoise Lone Scherfig (*Italian for Beginners*, *Wilbur Wants to Kill Himself*), propose le récit d'une illusion, celle d'une adolescente qui croit devenir femme en sacrifiant ses ambitions, comme des études à Oxford, pour un homme voulant l'extirper de son milieu rigide et médiocre. Il est vrai qu'entre des parents incapables de trouver le chemin du West End et un séduisant trentenaire qui lui offre un week-end à Paris en claquant des doigts, le choix semble évident.

Ce passage, mélange d'ivresse jazzée et de cruelles déceptions, s'inspire ici des mémoires de la journaliste Lynn Barber, décrivant une Anglaise vivant en marge du Swinging London mais dont l'influence se fait inévitablement sentir. Un voile d'insouciance entoure David (Peter Sarsgaard, un regard

à la fois candide et pervers), diplômé de la prestigieuse «*university of life*», toujours flanqué d'un couple d'amis (excellents Dominic Cooper et Rosamund Pike) aussi riche que superficiel. C'est avec eux que Jenny découvrirait qu'il y a une vie en dehors de son école sans âme, de sa famille apeurée par le changement et de son quartier tristounet. Mais tout cela ne serait-il au fond qu'un luxe temporaire aux alouettes pour lequel il faut tout bazarder, y compris sa virginité?

Derrière un récit d'apprentissage maintes fois revisité se cache un portrait sensible et raffiné, celui d'une époque, mais surtout d'une adolescente qui veut grandir trop vite — et en paye le prix, du moins partiellement. Celui qu'on exige d'elle constitue le révélateur d'un milieu qui croit fermement à l'affranchissement social grâce au pouvoir des diplômes, et au prestige des établissements qui

les décernent. Or le monde de David s'apparente plutôt à celui de l'argent facile, des boîtes de nuit et des voitures sport, une menace pour Jenny, selon deux femmes d'autorité de son entourage scolaire (Emma Thompson et Olivia Williams dans des rôles qui n'ont de secondaire que le nom).

D'une élégance toujours sobre, évitant les pièges du moralisme, dont celui autour d'une sexualité réprimée, *An Education* s'avère une autre réussite de la plus anglaise des cinéastes danoises, résolument éloignée de l'approche Dogme 95 (*Italian for Beginners* avait su apporter une légèreté bienfaisante à ce courant). Cette tranche de vie, jamais dépourvue d'humour et parée d'un léger parfum de nostalgie, s'apparente à une belle leçon d'émancipation, d'éducation en somme, et pas juste sentimentale.

Collaborateur du Devoir

Que le spectacle commence!

LES PETITS GÉANTS

Réalisation, scénario et image: Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile Proulx-Cloutier. Montage: Éric Robichon. Musique: Catherine Major. Québec, 2009, 75 min. Au cinéma Parallèle à 13h et à 18h35, en présence des deux cinéastes.

ANDRÉ LAVOIE

Ils n'avaient sans doute jamais entendu des chauts des amours de la *Carmen* de Bizet et, dans leurs yeux d'enfants, la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts avait peut-être des allures de Taj Mahal. Bel

le début de l'Opéra de Montréal, le projet CoOpéra permet à des élèves de niveau primaire issus de quartiers défavorisés de s'initier aux arts, et aux vertiges, de la scène en préparant un spectacle musical inspiré d'une œuvre lyrique. Pendant l'année scolaire 2007-2008, Verdi était à l'honneur avec *Un bal masqué*.

Cette immersion culturelle, un défi au quotidien avec une marmaille issue de l'immigration, arrivant parfois en classe avec le ventre vide ou traversant de multiples crises familiales, les cinéastes Anaïs Barbeau-Lavalette et Émile

Proulx-Cloutier l'ont suivie pendant toute une année dans *Les Petits Géants*. De cette distribution grouillante où l'on apprend, parfois péniblement, les rudiments de la danse, du chant et du jeu dramatique, quelques garçons ont attiré leur attention.

Sont-ils atteints de la fièvre des planches ou les verrons-nous bientôt dans une quelconque télé-réalité à beugler de vieux succès dépourvus? Maxime, Éric, Partheepan, Jimmy et Pierre-Christopher ne sont pas rendus là, soucieux d'approfondir leur instrument de musique ou de mémoriser leur texte, une entreprise parfois surhumaine avec la pauvreté et l'insécurité affective en toile de fond.

Pour Maxime, la vie en foyer d'accueil n'a rien d'une comédie musicale, lui qui craint de ne pouvoir jamais revivre un jour avec son père. Partheepan, dont la famille est originaire du Sri Lanka, est un bel exemple d'enfant tiraillé entre deux cultures, jouant au traducteur pour une mère visiblement rongée

par le mal du pays. Avec une couronne parfois trop lourde, Éric interprète un roi, mais le garçon semble moins accablé par le pouvoir que par les soucis familiaux, qu'une timidité verbale empêche souvent de verbaliser.

Des couleurs automnales aux splendeurs du printemps, les deux cinéastes s'attardent exclusivement aux prouesses et aux faiblesses de ces apprentis artistes découvrant un monde bien loin de celui de la Petite-Bourgogne ou de Saint-Henri. Les adultes qui les entourent mettent tout leur cœur à réussir cette entreprise visiblement casse-cou, mais nous ne saurons rien de leurs frustrations, ou si peu. Les vedettes de ce spectacle sont aussi celles de ce film, et elles nous montrent bien plus que leur talent à pianoter ou à danser; à travers l'art et la culture, ces enfants découvrent peu à peu leur propre voix, devant une foule en liesse mais surtout au plus profond d'eux-mêmes.

Collaborateur du Devoir



Dans *Les Petits Géants*, les garçons sont soucieux d'approfondir leur instrument de musique ou de mémoriser leur texte, une entreprise parfois surhumaine avec la pauvreté et l'insécurité affective en toile de fond.

Conférence 1940-1948

AUTOUR DE L'EXPOSITION LES ÉDITEURS QUÉBÉCOIS ET L'EFFORT DE GUERRE

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

La bataille des mémoires – La Deuxième Guerre mondiale et le roman français

Conférencier : Yan Hamel, professeur de littérature à la TELUQ, l'université à distance de l'UQAM

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque

le mardi 27 octobre de 12 h 15 à 13 h 15

Entrée libre

Également : visites-conférences de l'exposition avec le commissaire Jacques Michon le 29 octobre et le 26 novembre à 19 h, lecture publique le 4 novembre à 19 h 30 et Club d'écoute le 5 novembre à 19 h

GRANDE BIBLIOTHÈQUE 475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal & @ @ Ferri-UQAM 514 873-1100 ou 1 800 363-9023 www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

festival de films francophones
CINEMANIA
5-15 NOV 2009
www.cinemaniafilmfestival.com

CINÉMA

LES
MERCREDIS DU DOC
3/1 sur tous les documentaires

BOITE NOIRE
TOUT LE CINÉMA DU MONDE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Riad Sattouf

L'autre guerre des boutons

Le bédéiste devenu cinéaste Riad Sattouf parle de son film *Les Beaux Gosses*

ANDRÉ LAVOIE

Riad Sattouf n'est pas le premier à affirmer que l'enfer, c'est... l'adolescence. Mais rassurez-vous: ce bédéiste né d'un père libyen et d'une mère française, bien connu en France pour ses albums (*Pascal Brutal*, *Pauvres aventures de Jérémie*, *No Sex in New York*, etc.) et ses collaborations avec *Liberation* et *Charlie Hebdo*, décrit ce calvaire avec beaucoup d'humour.

Or, après plusieurs années à pratiquer le neuvième art, Riad Sattouf s'est laissé séduire par le septième. Il signe maintenant un premier long métrage, *Les Beaux Gosses*, véritable prolongement de son œuvre de bédéiste... et de ses propres expériences personnelles, celles d'un garçon qui a vécu en Syrie jusqu'à l'âge de 10 ans avant de s'établir avec sa famille en Bretagne. Les boutons d'acné, les belles filles qu'on admire de loin et en secret, les copains un peu débiles et l'obsession de la masturbation, Riad Sattouf connaît... et en parle abondamment!

C'est d'ailleurs ce qu'il fait d'une voix calme et feutrée dans le hall d'un hôtel du centre-ville lors du dernier Festival du nouveau cinéma. «*Au collège, moi et mes copains, jamais nous ne sommes sortis avec des filles*, affirme sans gêne le jeune cinéaste. *On ressemblait beaucoup aux personnages du film en ce qui concerne leurs centres d'intérêt. Les filles très belles ne nous regardaient pas, les filles moins belles regardaient les beaux garçons et les filles pas belles du tout regardaient aussi les beaux garçons! Adolescent, mon fantasme, c'était qu'une fille magnifique s'intéresse à moi... sans que je sache pourquoi.*»

Une tâche colossale

Ce fantasme est devenu en quelque sorte réalité dans *Les Beaux Gosses*, alors que deux lycéens à l'âge ingrat et aveuglés par la testostérone multiplient les efforts pour conquérir les filles de leur classe, une tâche colossale en partie récompensée, et ce, contre toute évidence. Coupes de cheveux à l'avenant, vêtements débraillés et peau en partie ravagée par l'acné, ils n'ont, pour ainsi dire, rien de semblable à Casanova. «*Mes personnages, je n'arrive pas à les trouver laids, dit celui qui fut autrefois affligé des mêmes problèmes cutanés. Je vois bien qu'ils sont différents, et je ne voulais surtout pas que les comédiens soient comme dans les films américains: des mecs musclés avec des visages parfaits.*»

Ceux-ci affichent d'ailleurs une aisance confondante, fruit d'un long travail de casting et d'une volonté farouche du cinéaste d'éviter les ego des acteurs professionnels. «*Tourner avec des jeunes et des non-professionnels, ça me donnait une facilité. Ils me font confiance, ils ne vont pas juger ce que je vais leur dire mais tentent de le faire. En plus, ils étaient très proches de*

leur personnage et je leur demandais surtout d'être naturels, de bien comprendre ce qui se passait dans la scène.»

Cette fraîcheur a bien sûr ses revers. «*Les explications étaient longues et je ne suis pas sûr qu'ils comprenaient de quoi parlait le scénario, sans compter qu'ils ne faisaient pas beaucoup d'efforts. En plus, ils n'arrivaient pas à faire le lien entre tourner le matin une scène qui se passe à la fin du film et l'après-midi une scène du début.*»

Pour Riad Sattouf aussi ce premier film fut un long apprentissage, en bonne partie dans une atmosphère de plaisir («*J'avais besoin d'une équipe avec qui je pouvais faire des blagues, car il me fallait plus de complicité que d'hypercompétence*»). L'expérience des *Beaux Gosses* a-t-elle toutefois dérouté le bédéiste? «*Avoir très vite des rapports humains assez intenses et avec beaucoup de gens, ça change terriblement de mon bureau. Et contrairement à ce que l'on croit, le cinéma et la bande dessinée, ça n'a rien à voir. Dans les deux cas, c'est une suite d'images qui racontent une histoire... mais c'est le seul point commun.*»

Pour le moment, il ne semble pas intéressé à délaisser ses crayons, même si l'expérience fut gratifiante. «*Le truc qui me plaît le plus, c'est de raconter des histoires, que ce soit en bande dessinée ou au cinéma. Si je voulais écrire un roman ou une pièce de théâtre, ça me plairait tout autant. Non, je ne suis pas arrivé au cinéma*». Pas du tout. Même si j'ai adoré ça.»

Collaborateur du Devoir

■ *Les Beaux Gosses* prendra l'affiche à Montréal, à Québec, à Sherbrooke et à Gatineau le vendredi 30 octobre.



Un ange à la mer est à la fois poignant, intense, impitoyable et d'une grande beauté.

SOURCE ALLIANCE

Un épouvantable et douloureux secret

UN ANGE À LA MER

Réalisation et scénario: Frédéric Dumont. Avec Martin Nissen, Anne Consigny, Olivier Gourmet, Julien Frisson. Image: Virginie Saint-Martin. Montage: Glenn Berman. Musique: Luc Sicard.

ODILE TREMBLAY

On se croirait dans l'univers du cinéaste Claude Miller, dont les thèmes se concentrent souvent aussi sur l'enfance cassée par des parents désaxés ou incompetents. Avec une même fluidité de mise en scène, *Un ange à la mer*, premier long métrage de Frédéric Dumont, au départ documentariste, oppose la lumière à l'angoisse dans une petite ville du sud du Maroc, Sidi Ifni, sous le soleil, parmi les citronniers, près de la mer, quand rien ne va plus...

Cette histoire d'un petit garçon de 11 ans, Louis (Martin Nissen), qui idolâtre son père manipulateur et maniaco-dépressif, relève de la haute tragédie, et la musique inspirée ainsi que la poésie de Baudelaire font écho aux atroces tourments intérieurs de l'enfant.

Le film est à la fois poignant, intense, impitoyable et d'une grande beauté. Le tandem que forment l'exceptionnel Olivier Gourmet (ici au sommet de son art, hanté, dément, pervers) et le petit Martin Nissen (têtu, touchant, toujours juste) constitue la pierre d'assise de cette œuvre douloureuse.

Tout repose sur un secret épouvantable: le désir de se suicider confié par le père (Gourmet) à son garçon (Nissen), au point de transformer l'enfant en ange qui veille et tremble, et de faire basculer sa raison. Mais c'est tout le noyau familial qui se désagrège devant nos yeux: la mère jouée avec beaucoup de finesse par Anne Consigny, plus proche de son fils aimé (Julien Frisson), à la fois inquiète et dépassée. Cette relation morbide entre père et fils élu, truffée de scènes-chocs, dont la tentative de noyade du chat est particulièrement malsaine, mais aussi cette vénération de l'enfant pour le père qui le manipule, tout culmine vers le dénouement noir et inéluctable.

La montée des crises para-

noïaques du père, auprès de ses collègues, patrons et épouse, est développée avec un art consommé par Olivier Gourmet, que l'on n'avait pas vu

Un ange à la mer est servi par une mise en scène d'intimité qui se colle aux personnages, sans prétentions ni prouesses

si inspiré depuis ses prestations auprès des frères Dardenne.

Un ange à la mer est servi par une mise en scène d'intimité qui se colle aux personnages, sans prétentions ni prouesses, mais en déstabilisant le spectateur de bout en bout par sa tension constante. Il s'agit d'une copro-

duction entre la Belgique et le Québec, mais au montage les acteurs québécois, dont Louise Portal devenue figurante et Pierre-Luc Brillant à peine plus

présent, ont subi de toute évidence le massacre à la tronçonneuse, pour éviter sans doute au film de se disperser à travers des figures secondaires. Quoi qu'il en soit, la distribution finale est presque exclusivement européenne, ce qui déçoit probablement l'équipe québécoise, qui s'est déplacée au Maroc à peu près pour rien.

Le Devoir

Colloque international Patrimoines musicaux : circulation et contacts

Des « chercheurs » de musiques du monde de 13 pays convergent vers la Faculté de musique de l'Université de Montréal

du 29 octobre au 1^{er} novembre 2009



Soixante conférences sur les thèmes :

- La mise en scène du patrimoine musical et l'influence du tourisme
- Les musiques nomades et l'identité culturelle
- La part de création du musicien dans la musique traditionnelle
- Le « culte du patrimonial » : une cristallisation de la musique ou une revitalisation ?

Trois activités à ne pas manquer dans la série Grand Public :

- Spectacle touristique et signature musicale avec Monique Desroches (UdeM) Jeudi 29 octobre, 13 h
- Les Roms, le nomadisme et le patrimoine avec Luc Charles-Dominique (UdeNice) Vendredi 30 octobre, 8 h 30
- Comment « mettre en vitrine » la musique traditionnelle et que lui faire dire ? avec Laurent Aubert (Musée d'ethnographie de Genève) Dimanche 1^{er} novembre, 11 h

...et une activité d'initiation gratuite avec l'Atelier de gamelan de l'UdeM Vendredi 30 octobre 2009, 17 h

Atelier ou table ronde de la série Grand Public : 15 \$, 10 \$ (aînés et étudiants)
Achat des billets : ADMISSION, 514 790-1245 ou sur place

Faculté de musique de l'Université de Montréal
200, Avenue Vincent-d'Indy (métro Édouard-Montpetit), 514 343-6427

Consultez la programmation complète du colloque : lrm.musique.umontreal.ca



Hydro Québec présente

les séries **Pro Musica**
2009 - 2010

Lundi, 26 octobre 2009, 19h30
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

• Série Émeraude •

DANG THAI SON
Piano



Programme:

RAVEL, *Miroirs*
DEBUSSY, *Children's Corner*
CHOPIN, *Mazurkas op.50 #1-2-3;*
op.17 #4; op.63 #1-2-3;
Andante spianato en sol majeur;
Grande Polonaise brillante op.22

Billets en vente à La Place Des Arts:
514-842-2112 ou www.laplacedesarts.com
35\$-40\$ avant tx. & redev. - 20\$ prix étudiant



LA PRESSE

www.laplacedesarts.com

Renseignements:
www.promusica.qc.ca - Tél. 514-845-0532

CINÉMA

ENTREVUE

Le nouveau Vincent Perez

Le comédien était à Montréal, au FNC, accompagnant Denis Dercourt pour son film *Demain dès l'aube*, qui sort vendredi prochain dans nos salles

ODILE TREMBLAY

Si le bel acteur français de *La Reine Margot* et de *Cyrano* s'était fait rare au cinéma, où il brillait par son absence depuis cinq ans, c'est pour mille raisons. L'ancien jeune premier vous dira que le changement d'âge (45 ans) a sa part à jouer. Vincent Perez n'était pas très satisfait des rôles qu'on lui offrait au grand écran, en fait. La cape et l'épée, les beaux séducteurs, il avait donné. Il faisait de la télé, se posait des questions sur son avenir, après une carrière en France et aux États-Unis. Comment se renouveler?

«J'avais réalisé quand même deux longs métrages, rappelle-t-il: Peau d'ange et The Secret. J'écris un nouveau scénario adapté de Seul dans Berlin de Hans Fallada. Sans compter les contes à la base de la bande dessinée La Forêt. Je retourne bientôt au théâtre, dans une pièce de mon épouse, Karina Silla.»

Jouer au cinéma lui manquait un peu, tout de même. Or voici que Denis Dercourt, musicien et cinéaste, à qui on devait déjà *Les Cachetonneurs* et *La Tourneuse de pages*, l'a invité au cœur d'une aventure complexe qui lui posait de nombreux défis: apprendre le piano, désapprendre l'écriture pour incarner un neophyte de l'épée, mais surtout camper un homme de son âge, avec des préoccupations d'adulte contemporain...

Comme une partition

Demain dès l'aube, titre et incipit d'un poème de Victor Hugo, met en scène deux frères, l'un professeur de piano (Perez) dont le couple vacille, l'autre plus jeune (Jérémy Renier), coupé de la réalité, passionné des jeux de rôles où, dans la peau d'un hussard, il recrée avec d'autres mordus des batailles napoléoniennes et des duels d'honneur. L'aîné, chargé par la mère de ramener le cadet dans la réalité, s'égare lui-même dans ces dédales psycho-temporels.

Finies les productions d'époque? «*Demain dès l'aube est un film d'époque... contemporain*, dit Vincent Perez en souriant. *Le film me plaît, car il n'impose à personne une ligne de pensée. La formation de musicien de Denis Dercourt le portait à diriger avec une sorte de métronome. Chaque intention était à sa place. Pour moi qui n'avais jamais travaillé avec Jérémy Renier (un des acteurs phares des frères Dardenne),*



Le comédien Vincent Perez en compagnie du réalisateur de *Demain dès l'aube*, Denis Dercourt

ce fut une fête. On joue tous les deux à l'instinct, mais mon personnage était tout en retenue alors que le sien explosait.»

Denis Dercourt regrette de n'avoir pas assez mis en contexte ces jeux de rôles, courants dans plusieurs pays mais assez méconnus du grand public, d'avantage ici qu'en France. Si bien que le spectateur peut se sentir égaré au départ. «*Je croyais que tout le monde connaissait le phénomène*», précise le cinéaste. Il a assisté à des reconstitutions de batailles et à des campements militaires sans entrer dans le jeu.

Ce film lui apparaît comme son plus complexe et ambi-

tieux, ayant conçu sa structure dramatique comme une partition, tout en tensions et détente, jouant entre fantasmes historiques quasi schizophrènes et réalité. «*Et puis, j'aimais bien que le personnage de Vincent Perez ait des réticences à pénétrer dans une époque du passé, y voyant une référence avec son ras-le-bol des œuvres en costumes... De toute manière, je ne peux que louer sa patience, son professionnalisme. Il a passé six mois à apprendre à bien placer ses doigts sur le piano. Même les mélomanes ont été confondus par sa prestation...*» Depuis *Demain, dès l'aube*,

Vincent Perez reçoit des propositions intéressantes. «*On se rappelle soudain que je suis un acteur, dit-il. Les gens avaient besoin que je projette une nouvelle image. La voici!*»

Le Devoir

Impossible huis clos

LA JOURNÉE DE LA JUPE
Réalisation et scénario: Jean-Paul Lilienfeld. Avec Isabelle Adjani, Denis Podalydes, Yann Collette, Jackie Berroyer. Image: Pascal Rabaud. Montage: Aurique Dellanoy.

ODILE TREMBLAY

On pense d'entrée de jeu à *Entre les murs*, de Laurent Cantet, pour ce huis clos dans une classe multiethnique issue des banlieues françaises, avec enseignant pris dans la tourmente. Également à *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche, sur un thème similaire, apportant un même surcroît d'humanité. *La Journée de la jupe* n'atteint pas ces profondeurs, mais son côté anti-rectitude politique est réjouissant et sa confrontation corrosive.

Le film de Jean-Paul Lilienfeld célèbre le retour d'Isabelle Adjani au grand écran, dans un rôle qui lui tenait à cœur, tant l'actrice française (née de père algérien) a milité contre le racisme et tous les intégrismes.

Huis clos dans une classe impossible. Une enseignante (Adjani) se fait malmener de mille manières par des élèves aux cultures diverses, dont un petit caïd d'origine africaine qui taxe et intimide tout ce qui bouge. Un pistolet tombé deviendra une arme entre les mains de la prof, qui prend sa classe en otage, blesse accidentellement le caïd et entreprend d'enseigner Molière et la morale civique, arme en main. Cette proposition à la fois loufoque et dramatique ne se pique pas toujours de vraisemblance ni de subtilité. D'autant moins quand un policier négociateur (Denis Podalydes), en rupture de couple, entreprend de dialoguer avec la dame.

Le huis clos scolaire constitue le centre des tensions et le véritable puits d'un film qui ne prétend pas réinventer la for-

me. Jonglant entre les genres, avec un aspect comédie qui ne tient pas vraiment la route, *La Journée de la jupe* vaut avant tout pour cet affrontement féroce entre cette Sonia Berjerac (rôle qu'Adjani endosse haut la main) et sa classe (des non-professionnels, vraiment excellents). Tous les sujets-chocs: machisme, religion qui sert d'excuse pour tout, ignorance revendiquée, sont jetés sur la table, avec les peurs, les colères, la résistance des filles, la lâcheté bavarde des garçons.

Au dehors, sur le terrain où les négociations s'organisent, les personnages apparaissent plus primaires. Celui du policier, à la limite du ridicule, manque de substance, le directeur est un imbécile et le ministre de l'Éducation tient du Polichinelle sans âme. La faiblesse du scénario et des acteurs s'inscrit essentiellement dans cette frange hors du cadre central.

Autrement, *La Journée de la jupe*, satire acerbe d'un système scolaire en débâcle, tisse *intra muros* la toile de sa tragédie avec une puissante habileté, en ouvrant la porte sur un abîme dont semble apparemment évacué tout espoir.

Le Devoir



Une scène du film *La Journée de la jupe*

« **Un film aussi drôle que réaliste.** »
Jean-Baptiste Morin, Les Inrockuptibles
« **Un film rare qui réconcilie divertissement et subtilité.** »
Jacques Mendelbaum, Le Monde
LES BEAUX GOSSSES
UN FILM DE RIAD SATTOUF
CANNES 2009
Quinzaine des Réalisateurs
Le nouvel observateur
DÈS LE VENDREDI 30 OCTOBRE

★★★★★
« **Patricia Clarkson est magnifique! Une élégante histoire d'un amour improbable.** »
- Bill Brownstein, The Gazette
« **Naturel, sensuel et bouleversant.** »
- Vanessa Farquharson, THE NATIONAL POST
PATRICIA CLARKSON ALEXANDER SIDDIG
CAIRO TIME
GAGNANT MEILLEUR FILM CANADIEN FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 2009
un film de Ruba Nadda
À L'AFFICHE!
VERSION ORIGINALE ANGLAISE CINÉMAS AMC LE FORUM 22
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PETER SARSGAARD ALFRED MOLINA ROSAMUND PIKE DOMINIC COOPER
OLIVIA WILLIAMS EMMA THOMPSON CAREY MULLIGAN dans le rôle de Jenny
« **MERVEILLEUSEMMENT RAFFRAÎCHISSANT ET ORIGINAL!** »
- JOE MORGENTHAU, THE WALL STREET JOURNAL
« **UN FILM MIRACULEUX!** »
- PETER TRAVERS, Rolling Stone
de Nick Hornby auteur de ABOUT A BOY et HIGH FIDELITY
AN EDUCATION
UN FILM DE LONE SCHERFIG
Réalisé par LONE SCHERFIG Scénario de NICK HORNBY
SONY PICTURES CLASSICS
À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Québec Vidéo
PALMARÈS DVD
Résultats des ventes:
du 13 au 19 octobre 2009
1 THE PROPOSAL
2 LA GALÈRE Saison 1
3 LE POINT SUR ROBERT
4 BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS
5 TERRE : PUISSANCE D'UNE PLANÈTE
6 SNOW WHITE & THE SEVEN DWARFS
7 FESTIVAL SPAM COLLECTION
8 CELEBRATION
9 DRAG ME TO HELL
10 LAND OF THE LOST
11 KAAMELOTT Livre 1
12 CSI: VEGAS Saison 8
13 LES SCHTROUMPFS Coffret 4
14 LES PARENT Saison 1
15 JOSÉE LAVIGUEUR Abdos fessiers
16 SIX FEET UNDER Saison 1
17 GREY'S ANATOMY Saison 5
18 MONSTERS VS ALIENS
19 BONES Saison 4
20 NIP/TUCK Saison 5, part 2

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet
yoga ENLIGHTEN UPI
Les cinémas de l'Inde
DISTRICT 9 UNE RÉVÉLATION
TAQWACORE • SOY CUBA
MONTY PYTHON 40 ANS DE FOU-RIRE
Métro Place des arts 3573 Du Parc 514-291-1900
CINÉMA DU PARC
STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

★★★★★
« **L'UN DES MEILLEURS FILMS FRANÇAIS DE L'ANNÉE!** »
NORMAND PROVENCHER, LE SCÉLAR
FABIO CONVITSI présente
DANIEL AUTEUIL MARIE-JOSÉE CROZE FLORENCE LOIRET CAILLE
JE L'AIMAIS
UN FILM DE ZABOU BREITMAN
D'APRÈS LE ROMAN D'ANNA CAROLIN
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

★★★★★
Échos Vedettes
« **Excellent!** »
Nathalie Petrowski, Radio-Canada
« **Fascinant!** »
The Gazette
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA FILM D'OUVERTURE
Les dames en bleu
Un film écrit, réalisé et produit par Claude Demary
Une présentation LES FILMS CHRISTAL
Une production LES PRODUCTIONS CIBINES
www.lesdamesenbleu.com
À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS